Le journal indépendant des étudiants de l'Université de Montréal • **www.quartierlibre.ca**

Q! Quartier Libre

Musique et motivation

Se laisser entraîner

p. 16

Volume 24 • n°10 • **25 janvier 2017**

CAMPUS
EN BRÈVES

CITATION DE LA SEMAINE

Que vont-ils imposer à l'Université, ces gens qui ont peut-être une vision utilitariste de l'université ? On sera comme une usine à saucisses ! Sous le couvert de la gouvernance, on est en train de mettre à mal une institution millénaire.

– Karim Benyekhlef
professeur titulaire de la Faculté de Droit
et directeur du Laboratoire de Cyberjustice

Photo : Coutoisie Karim Benyekhlef

Karim Benyekhlef, de même que différents professeurs de l'UdeM, a exprimé au Devoir ses inquiétudes face aux modifications de la charte de l'université que désire entreprendre le recteur Guy Breton. Annoncée au corps enseignant le 22 décembre dernier, puis aux étudiants le 19 janvier, cette proposition d'amendement souhaite, notamment, faire augmenter le nombre de membres du comité exécutif de l'UdeM provenant de l'extérieur du milieu universitaire de deux à huit. Ces derniers auraient ainsi la majorité des voies au sein de l'exécutif.

Source : *Le Devoir* 20/01/2017

NOMBRE DE LA SEMAINE

40

Pour le 40e anniversaire de la FAÉCUM, ce sont 40 associations qui, à ce jour, ont participé aux festivités du Carnaval. Environ 700 étudiants provenant de 29 délégations différentes étaient présents lors du lancement des célébrations au Cabaret La Tulipe le 16 janvier dernier.

Photo : Flickr.com | Yahoo

ÉLARGISSEMENT DES COURS EN LIGNE

Dès le 30 janvier, les chargés de cours de l'UdeM pourront suivre une formation auprès des Services de soutien à l'enseignement (SSE) liée à la création de cours en ligne. À la suite d'une entente avec le Syndicat des chargés et chargées de cours de l'UdeM (SCCCUM), le SSE propose à ces derniers une qualification en ligne de neuf heures, échelonnée sur quatre semaines. Ce projet constitue une première formation qualifiante reconnue par l'UdeM dans le cadre de la création de cours en ligne.

ENTRÉE SUR PISTE

Les skieurs de l'équipe des Carabins se sont distingués sur les pistes du Relais les 21 et 22 janvier derniers lors de la première compétition de slalom du Réseau Sport étudiant du Québec (RSEQ) de l'année 2017. Lors des deux journées de descente, les étudiantes de l'UdeM Sandrine David et Adrienne Poitras se sont maintenues en première et deuxième places parmi les 58 compétitrices. Pour la compétition masculine de ski, Vincent Lajoie a atteint la huitième position lors de la première journée alors que Gabriel Mainz a effectué le meilleur temps parmi les athlètes de l'UdeM en se classant en sixième place pour les courses du 22 janvier.

Photo : Courtoisie Carabins

La skieuse des Carabins Sandrine David.

Environnement et développement durable

FORMATIONS DE 2e CYCLE

Maîtrise | Microprogrammes | Diplôme

- À temps partiel ou à temps complet
- Cours offerts le jour ou les soirs et samedis
- À Longueuil et à Sherbrooke

Séances d'information
- Mercredi 1er février 18 h 30 à Montréal
- Mercredi 15 février 18 h 30 à Longueuil

Portes ouvertes le 11 février
- Séance d'information à 11 h et 13 h 30 à Sherbrooke

Centre universitaire de formation en environnement et développement durable
USherbrooke.ca/environnement
Environnement@USherbrooke.ca

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
Voir au futur

SOMMAIRE

CAMPUS

VIE ÉTUDIANTE
Le génie au féminin p.4

SEMAINE DE PRÉVENTION DU SUICIDE
L'affaire de tous p.4

JEUX DE LA SCIENCE POLITIQUE
Refaire le monde en trois jours p.5

FRANCISATION À CDN
Don de français p.6

ANGLAIS À HEC
Divergences d'opinion p.6

VIE ÉTUDIANTE
Habiter le campus p.7

SOCIÉTÉ

En Brèves . . . . . p. 10

CHERCHEURS DE TERRAIN
Danser sans tabou . . . . . p. 11

HUMANITAIRE
De l'Université à Tiguéré . . . . . p. 11

SANTÉ
Sensibiliser par le sport . . . . . p. 12

RÉALITÉ VIRTUELLE
Au bout des doigts . . . . . p. 13

START-UP
Petite entreprise, grande responsabilité . . . . . p. 14

CULTURE

UN ÉTUDIANT, UNE INSPIRATION
La réalité selon Auerbach p.15

MUSIQUE ET SPORT
Une note de motivation p.16

MUSIQUE DE FILM
De la musique à l'image p.17

EXPÉRIENCE DE DIPLÔMÉS
***Déserts,* le beau risque** p.18

MUSIQUE
Le cor à l'avant-scène p.18

Sorties p.19

J'AI MAL À MA GOUVERNANCE

PAR PASCALINE DAVID

Illégal. Coup de force. Tentative de putsch. Coup d'État. Voilà les termes utilisés par les multiples détracteurs, dont le Syndicat général des professeurs et professeurs (SGPUM), du projet de refonte de l'UdeM entrepris par l'administration le mois dernier. De nombreuses questions ont ainsi été soulevée lors de l'Assemblée universitaire (AU) du 23 janvier, par des membres de la communauté dénonçant la *« privatisation massive de l'Université. »*

N'ayons pas peur de pointer du doigt les sujets qui fâchent : l'affaire des cliniciens en médecine vétérinaire à Saint-Hyacinthe n'est pas pour rassurer la communauté quant à la bonne foi du rectorat. Rappelons qu'après l'échec des négociations de leur première convention collective, une cinquantaine de cliniciens ont été mis en lockout par l'UdeM du 22 décembre 2016 au 2 janvier 2017, sans justification aucune. Le Tribunal du travail a récemment blâmé l'Université, en la personne de la juge Marie-Claude Grignon, pour avoir *« court-circuité le monopole de représentation du SGPUM et tenté d'influencer directement les cliniciens enseignants. »*

Des méthodes douteuses

Une situation d'autant plus ironique que Guy Breton aime à nous expliquer *« les vertus du dialogue »* dans ses carnets, comme « essence de la démocratie ». Dans un même élan démocratique donc, le Conseil de l'Université a subrepticement voté le projet de loi visant à modifier la Charte de l'UdeM, le 12 décembre dernier. Le professeur au Département de sciences politiques Laurence McFalls a ainsi mis en demeure ses membres, considérant que ceux-ci « [usurpent] *les pouvoirs de l'Assemblée prévus à l'article 20 de la Charte*. »

Que nous dit-il alors, ce fameux article 20 ? Que l'AU à le pouvoir d'*« énoncer les principes généraux qui président à l'orientation de l'Université et à son développement »,* ainsi que celui de *« faire les règlements concernant le statut des professeurs et la discipline universitaire, et en surveille l'application. »* Or, la résolution adoptée par l'UdeM le 12 décembre semble bien ignorer ces pouvoirs puisque elle a lancé sa démarche de modification de la Charte et des Statuts sans consulter l'Assemblée.

Par ailleurs, l'urgence du processus dérange et la justification de celle-ci par l'imminence de la prochaine session parlementaire de l'Assemblée nationale ne convainc pas. La *« fenêtre est idéale pour demander une réforme de notre document fondateur »,* est-il indiqué sur le site de l'UdeM. Mais pour qui est-elle idéale, cette fenêtre ? Probablement pas pour la communauté universitaire qui doit étudier les amendements et en proposer de nouveaux en l'espace de quelques semaines. La secrétaire générale de la FAECUM, Andréanne St-Gelais, confirme également que les délais demeurent serrés pour faire part des modifications désirées à l'administration, qualifiant le processus de marathon.

Plus représentés, moins de pouvoir

Même si le recteur a tenté d'apaiser les esprits en présentant une seconde version de son projet de réforme le 23 janvier dernier, sa stratégie semblable à celle du « *Saint-HyacinteGate »* demeure donc critiquable.

Devant ces critiques, M. Breton évoque le besoin d'indépendance de l'UdeM face au gouvernement, et la nécessité de faire appel à des membres indépendants au sein des instances, interprétée par la communauté comme un pas vers la marchandisation du savoir. Il fait également part d'une volonté d'augmenter la représentativité des membres de la communauté universitaire au sein du Conseil de 33 % à 43 %. Or, les modifications de la Charte, *« composantes de la transformation institutionnelle »,* comme l'indique Guy Breton en entrevue à Quartier Libre, confèrent plus de pouvoirs au Conseil de l'Université, soit au recteur lui-même. L'Assemblée Universitaire, elle, perdrait de l'influence. Une proposition qui pourrait bien remettre en question l'équilibre des pouvoirs.

Des mises à jour nécessaires

L'idée de mettre à jour la Charte n'est cependant pas à jeter aux oubliettes. N'ayant jamais été amendée depuis 1967, il subsiste en son sein des archaïsmes tels que la nomination de deux membres du Conseil de l'Université par l'archevêque de Montréal.

De plus, les modifications quant à la composition du Comité de discipline pour le personnel enseignant ne semblent pas problématiques du point de vue de la FAECUM. Ce Comité est composé en majorité de professeurs, c'est-à-dire que lorsqu'un étudiant porte plainte contre un membre du corps professoral, celle-ci est entendue par… un groupe de professeurs. *« Il y a une grosse opposition des groupes syndicaux, mais au niveau de la communauté étudiante, c'est plutôt une bonne nouvelle que l'Assemblée Universitaire ne soit plus composée à majorité de professeurs dans le comité de discipline »,* indique Andréanne St-Gelais.

Même si certaines modifications sont légitimes, rien ne justifie les méthodes employées par M. Breton pour arriver à ses fins. À suivre...

OFFRE D'EMPLOI

Illustrateurs recherchés

Envoyez votre candidature à directeur@quartierlibre.ca.
Consultez le quartierlibre.ca pour plus d'informations.

PROCHAINES RÉUNIONS DE PRODUCTION : les mercredis 25 janvier et 8 février à 17 h 00 au local B-1274-6 du pavillon 3200 rue Jean-Brillant.

Quartier L!bre

Marty Daoust, Elsa Fortant, Mylène Gagnon, Camille Giacomel, Ethel Gutierrez, Michel Hersir, Jean-Philippe Hugues, Félix Lacerte-Gauthier, Hugo Lefebvre, Timothée Matte-Bergeron, Michaële Perron-Langlais, Emeline Raimond, Cathy Ramirez, Marie Isabelle Rochon Duran, Bénédicte Santoire, Lisa Vokatch-Boldyreva

RÉDACTRICE EN CHEF
Pascaline David
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE SECTIONS
CAMPUS
Etienne Galarneau
campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ
Emeline Andreani
societe@quartierlibre.ca
CULTURE
Rose Carine Henriquez
culture@quartierlibre.ca

ILLUSTRATRICE
Adriane Paquin-Côté

PHOTO DE LA UNE
Mathieu Gauvin

CORRECTRICES
Cécile Davan, Valérie Auclair, Karine Richard

PHOTOGRAPHE
Mathieu Gauvin

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse

PUBLICITÉ
Accès-Média | accesmedia. com

IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514 343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site web : www.quartierlibre.ca
Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
Montréal (Québec) H3T 1N8

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
30 janvier 2017
PROCHAINE PARUTION
8 février 2017

LE GÉNIE AU FÉMININ

Les étudiantes ingénieures des cycles supérieurs de l'École polytechnique ont lancé un projet ayant pour objectif de promouvoir le génie auprès des filles et des femmes, de l'école primaire à l'université. Le comité porteur de cette mission, Poly-Phi – femmes ingénieures, a été inauguré le 17 janvier dernier.

PAR BÉNÉDICTE SANTOIRE

« *C'est une initiative pour les étudiants, par les étudiants* », soutient la présidente de Poly-Phi et doctorante en génie mécanique, Jihane Ajaja. En partenariat logistique avec l'Association des étudiants de cycles supérieurs de Polytechnique (AECSP), Poly-Phi demeure cependant indépendant, avec son propre conseil exécutif et sa propre offre d'activités. Les étudiants de tous les cycles sont invités à rejoindre ce groupe mixte.

> « *Même avec la progression des droits et de l'égalité entre hommes et femmes, c'est faux qu'il y a égalité. Il n'y a pas assez de filles qui participent en génie.* »
>
> **Jihane Ajaja**
> Présidente de Poly-Phi
> et doctorante en génie mécanique

Le comité cherche à agir auprès des différents paliers d'éducation. Les programmes offerts incluent la « Tournée géniale » qui consiste en des visites et des activités scientifiques dans les écoles primaires de l'Île de Montréal, principalement dans les milieux défavorisés. Selon Jihane, cette initiative aide à offrir un accès aux sciences dans les écoles démunies, à agir en tant que modèle féminin ainsi qu'à déconstruire les préjugés associés au métier d'ingénieur. « *Ce que nous essayons de faire, c'est agir là où on peut encore changer quelque chose* », affirme la vice-présidente aux communications du comité, Malika Ouiriemmi.

Poly-Phi compte également offrir des ressources aux étudiants de Polytechnique telles que des conférences de professionnels et des visites industrielles afin de se familiariser avec le métier d'ingénieur, ainsi qu'un programme de mentorat à plusieurs niveaux. Ce dernier propose aux étudiantes au niveau collégial, au baccalauréat et aux cycles supérieurs, d'être jumelées avec des femmes provenant de différents cycles en génie. « *On essaie de cibler le plus de jeunes filles possible et de répondre à chacun des différents niveaux* », affirme Malika.

Vers la parité

L'initiative Poly-Phi provient des chargées de projets associées à la chaire Marianne-Mareschal, qui a dû cesser ses activités en 2016. La professeure en génie des matériaux et cotitulaire de la chaire, Myriam Brochu, explique qu'un manque de fonds sécurisés pour l'année 2016-2017 fait partie des facteurs ayant mené à la fermeture de la Chaire. Elle souligne également un manque de temps de la part des titulaires. « *On apprécie quand les gens veulent respecter la parité dans les comités de sélection et dans les discussions, mais dans une école comme Polytechnique où il y a seulement 10 % de femmes professeures, si on veut avoir la parité dans ces réunions, cela fait en sorte que nous sommes sollicitées fréquemment* », constate Mme Brochu.

D'après les statistiques institutionnelles de Polytechnique, pour l'année 2015-2016, pour tous domaines et cycles confondus, les femmes représentaient 25 % des diplômés et 26,9 % des étudiants inscrits à l'automne 2016. « *Même avec la progression des droits et de l'égalité entre hommes et femmes, c'est faux qu'il y a égalité,* déplore Jihane. *Il n'y a pas assez de filles qui participent en génie* ». Pour pallier ce manque, Ingénieurs Canada a d'ailleurs fixé l'objectif « 30 en 30 », qui vise à ce que la proportion de femmes parmi les nouveaux ingénieurs soit de 30 % d'ici 2030.

Selon elle, ce phénomène serait notamment attribuable à la façon dont les garçons et les filles sont différemment socialisés dès l'enfance ainsi qu'à une méconnaissance du métier d'ingénieur. « *Il y a les mêmes problèmes de stéréotypes dans les métiers de l'informatique et de la construction*, avance Jihane. *Qu'on parle du* geek *qui est le garçon à lunettes dans son sous-sol ou le travailleur de six pieds cinq avec ses grosses bottes, le problème de perception commence à la maison.* » Les représentantes de Poly-Phi considèrent que les enfants devraient avoir accès à une grande diversité de modèles et ainsi avoir le droit de choisir le métier qui les intéresse vraiment.

Photo : Mathieu Gauvin

Deux des membres du comité exécutif de Poly-Phi, Jihane Ajaja et Malika Ouiriemmi.

SEMAINE DE LA PRÉVENTION DU SUICIDE

L'AFFAIRE DE TOUS

Année après année, l'UdeM propose une série d'ateliers dans le cadre de la Semaine nationale de la prévention du suicide qui se tiendra du 29 janvier au 4 février prochains. Bien que le nombre de cas soit en diminution au Québec, le travail de sensibilisation auprès de la communauté demeure important pour les intervenants.

PAR APOLLINE LESUEUR

Photo : Mathieu Gauvin

La psychologue du CSCP spécialiste en suicidologie, Sylvie Corbeil.

Le Centre de santé et de consultation psychologique (CSCP) de l'UdeM animera trois conférences, et plusieurs pavillons accueilleront des kiosques itinérants mis en place par le Programme Écoute-Référence (PER), où des intervenants répondront aux questions de la communauté universitaire. « *On veut présenter les différents visages de la dépression pour élargir la connaissance qu'en a la population générale et la relier au suicide* », indique la psychologue spécialisée en suicidologie au CSCP Sylvie Corbeil, qui présentera deux conférences et qui insiste sur l'importance de sensibiliser l'ensemble de la communauté à cet enjeu.

Active depuis 25 ans dans cette lutte contre le suicide, Mme Corbeil remarque les progrès accomplis dans ce domaine. Elle se réfère au rapport de 2016 de l'Institut national de santé publique du Québec, qui indique que près de 500 suicides de moins sont comptés chaque année depuis 1999. À travers des séances d'information comme celles organisées à l'UdeM, des spécialistes transmettent les outils nécessaires pour déceler les comportements de personnes en détresse. « *On fait ce travail d'information et de sensibilisation auprès du plus grand nombre de personnes possible pour qu'ils repèrent tôt une personne suicidaire parce que, habituellement, quand quelqu'un commence à l'être, il est beaucoup plus ouvert à être aidé* », spécifie-t-elle. Le nombre de personnes qui ont des pensées suicidaires sérieuses s'élève à 144 000 par année au Québec, alors qu'environ 1100 finalisent leur geste.

REFAIRE LE MONDE EN TROIS JOURS

L'UdeM a accueilli, pour la première fois, la 7e édition des Jeux de la science politique (JDSP) du 13 au 16 janvier. Une grand-messe politique au nom du réseautage et de la collégialité.

PAR JEAN-PHILIPPE HUGHES

Plus de 150 étudiants de 7 universités québécoises – et de l'Université d'Ottawa – étaient réunis au Hall d'honneur du pavillon Roger-Gaudry pour le gala de clôture des JDSP. Alliant esprit, camaraderie et festivités, l'évènement annuel est couru des étudiants en science politique. Chaque délégation de 24 participants est divisée en sous-groupes qui s'affrontent dans leurs épreuves respectives afin d'amasser un maximum de points. Des études de cas préparées des mois à l'avance, des discours, des quiz, une entrevue, un débat et une joute de handball pour compléter le volet sportif figurent au programme des quatre journées des Jeux.

Entre jeu et formation

« Déplacer la capitale d'Ottawa vers Toronto », « Remplacer la feuille d'érable par l'épaulard sur l'Unifolié » et « Intégrer les îles Turques-et-Caïques à la Confédération canadienne ». Voilà les amendements constitutionnels qu'ont scandés les étudiants lors des discours de fermeture. L'édition de 2017 a été rehaussée par une nouvelle épreuve, la négociation constitutionnelle, qui a donné lieu aux propositions les plus farfelues. *« On va se le dire, la science politique c'est un monde de* geeks, lance l'étudiant à la maîtrise en relations industrielles Guillaume Plourde, qui coorganise la fin de semaine. *Qu'est-ce que les* geeks *font de mieux que de se prouver à eux-mêmes qu'ils sont les meilleurs ? »*

> *Les* [JDSP], *c'est reconnu comme les jeux les plus sérieux, il y a beaucoup d'épreuves académiques. »*
>
> **Hadrien Chénier-Marais**
> Coorganisateur et étudiant à la maîtrise en science politique

Conviviales et festives, les délégations ne négligent pas l'aspect compétitif du rendez-vous. *« Les JDSP, c'est reconnu comme les jeux les plus sérieux, il y a beaucoup d'épreuves académiques »*, insiste le coorganisateur et étudiant à la maîtrise en sciencepolitique Hadrien Chénier-Marais. Les deux étudiants, déçus du degré de difficulté de la dernière édition, ont travaillé d'arrache-piedà rehausser le niveau.

Les étudiants de l'UdeM ont entrepris d'accueillir l'évènement après avoir terminé en deuxième position l'an dernier à Sherbrooke, des résultats qui ne sont pas passés inaperçus. *« Les étudiants nous ont bien expliqué que les délégations qui gagnent sont celles qui reçoivent un appui logistique et pédagogique de la part des professeurs,* admet le directeur du Département de science politique, Éric Montpetit. *On a essayé de leur fournir le plus d'aide possible. L'année passée, nos étudiants ont très bien réussi, et il y a eu un sentiment de fierté chez les collègues. »*

Selon Hadrien, un lien aussi fort entre les JDSP et le Département est inédit. *« Vu que l'UdeM est arrivée deuxième l'an dernier, la mentalité a changé,* souligne-t-il. *Ils comprennent que c'est plus sérieux. »* Le Département les a épaulés dans la réservation des locaux tandis que la Faculté des arts et des sciences (FAS) a couvert les frais de location.

Illustration : Adriane Paquin-Côté

CLASSEMENT
AUX JEUX DE LA SCIENCE POLITIQUE 2017

1. UNIVERSITÉ D'OTTAWA
2. UNIVERSITÉ LAVAL
3. UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
4. UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
5. UNIVERSITÉ CONCORDIA
6. UNIVERSITÉ McGILL
7. UNIVERSITÉ BISHOP'S

Réseautage et plaisir

Les rendez-vous interuniversitaires sont l'occasion idéale d'élargir son réseau professionnel. L'étudiante au baccalauréat en science politique et participante de la délégation de l'UdeM Gabrielle Cournoyer en est à ses premiers Jeux. *« Ça va être plus plaisant dans mon quotidien à l'Université après avoir rencontré des gens de l'UdeM*, reconnaît celle qui souhaite répéter l'expérience l'an prochain. *Ça permet de sortir de la routine. »* Pour l'étudiante, les JDSP ne sont pas qu'une joute de culture générale, mais également une rencontre sociale. *« On est en début de session, donc on n'a pas trop le stress de l'école, on peut faire la fête »*, résume Gabrielle.

Du Parlement jeunesse du Québec à la simulation des Nations Unies, la mise en application des sciences politiques est encouragée à l'UdeM. M. Montpetit se souvient de son passage au Parlement jeunesse et en encense les vertus. *« Encore aujourd'hui, plusieurs de mes bons amis sont des gens que j'ai rencontrés là. »* Au-delà du réseautage, l'étudiant bonifie son bagage universitaire. *« Il n'y a pas juste les professeurs qui peuvent enseigner, les étudiants peuvent apprendre les uns des autres »*, estime le politologue.

Pour Guillaume, l'engouement d'une telle rencontre révèle la fierté partagée par ses confrères pour les sciences sociales. *« Les études en politique ne sont pas vraiment valorisées au Québec, c'est bien de voir ça*, croit-il. *Les professeurs voient les étudiants se [dépasser] dans leur domaine. »* Une saine rivalité entre les départements.

Recevoir les JDSP s'est avéré une tribune hors pair pour le recrutement aux cycles supérieurs. *« Contactez-moi et nos professeurs si vous caressez le projet d'une maîtrise en science politique »,* a lancé le directeur du programme devant la foule au Hall d'honneur. L'Université d'Ottawa est sacrée championne de cette 7e édition des JDSP. Quant à l'équipe hôtesse des Jeux, elle conclut en quatrième position avec la sensation d'avoir contribué à une expérience unique et en constante évolution.

UNIVERSITÉ HÔTESSE

De nombreuses compétitions similaires aux JDSP permettent aux étudiants d'échanger avec des délégations provenant de différentes universités canadiennes. Les jeux de médecine (Medgames) ainsi que les Jeux des Infirmières et Infirmiers du Québec (JIIQ) ont également été accueillis à l'UdeM en janvier 2017.

CAMPUS | **FRANCISATION À CDN**

DONS DE FRANÇAIS

Des étudiants de l'UdeM s'engagent à donner des cours de français à des commerçants de la Plaza Côte-des-Neiges durant la session d'hiver 2017. Initiative de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (CCMM), ce projet de francisation est mis en œuvre par le Bureau de valorisation de la langue française et de la Francophonie de l'UdeM.

PAR CATHY RAMIREZ

Photo : Mathieu Gauvin

Une trentaine de commerçants de la Plaza Côte-des-Neiges participent à ce projet de francisation.

Vingt étudiants de l'UdeM ont été sélectionnés pour enseigner le français à des commerçants qui s'engagent volontairement. *« Les étudiants ont reçu une formation en décembre*, indique la directrice du Bureau de valorisation de la langue française et de la Francophonie, Monique Cormier. *On voulait mettre au clair ce qu'on attendait d'eux, bien développer un vocabulaire français adapté au commerçant. »* Chaque étudiant est jumelé à un commerçant, certains provenant des programmes de linguistique, d'enseignement du français et même de littérature. *« On a choisi une diversité étudiante »*, ajoute Mme Cormier.

> *Ça permet de créer des liens entre étudiants et commerçants. Il est important que le savoir descende de la tour universitaire ! »*
>
> **Fannie Monette**
> Étudiante au baccalauréat en enseignement du français langue seconde

Entre travail et vie quotidienne, les immigrants de ce quartier ont de la difficulté à prendre le temps nécessaire pour un bon apprentissage de la langue. *« Accueillir en français ou même élaborer une facture en français sont des défis pour de nouveaux arrivants qui se lancent en entreprenariat »*, explique Mme Cormier. L'arrondissement Côte-des-Neiges est connu pour sa diversité ethnique, cette même diversité se reflétant dans les commerces.

Partager la langue de Molière

Les étudiants ont pour mandat de se rendre dans les magasins partenaires à raison de deux heures par semaine afin de cibler les besoins langagiers des commerçants. *« Ça permet de créer des liens entre étudiants et commerçants*, partage l'étudiante au baccalauréat en enseignement du français langue seconde Fannie Monette. *Il est important que le savoir descende de la tour universitaire !* »

En plus de créer une proximité entre la vie étudiante et les commerces de Plaza Côte-des-Neiges, ce projet de francisation met en pratique toute la théorie apprise en cours par les étudiants. *« Je peux développer un matériel pédagogique concret,* souligne Fannie*. Je m'adapte aux interrogations du commerçant. »* Lorsqu'elle travaille avec un commerçant, elle l'accompagne individuellement dans son processus d'apprentissage.

« Nous avons douze rencontres pendant trois mois, exprime l'étudiante à la maîtrise en linguistique Xiaoyu Zhao. *Cela demande un long travail de préparation. »* L'exercice est également l'occasion pour les étudiants de bien comprendre toutes les questions spécifiques des commerçants, dans un cadre de travail concret.

Nonobstant sa situation géographique dans le secteur Côte-des-Neiges, l'UdeM veut participer à l'émancipation de sa communauté. *« Le campus habite son quartier*, souligne Mme Cormier. *Par conséquent, on doit s'y engager*. *»* Lors de sa dernière allocution annuelle, le recteur Guy Breton avait souligné sa volonté de faire de l'UdeM une université citoyenne, qui partage son savoir avec la communauté.

ANGLAIS À HEC

DIVERGENCES D'OPINION

Une inquiétude liée à la part grandissante de cours donnés en anglais à HEC Montréal a été soulevée dans la presse par des professeurs de l'établissement, au début du mois de janvier 2017. À l'intérieur même de l'École, les avis sur la question sont partagés.

PAR MICHEL HERSIR

Photo : Mathieu Gauvin

Le BAA bilingue (français et anglais) a été ajouté au cursus de HEC en 2012.

Selon le professeur de management à HEC Montréal Omar Aktouf, le problème ne vient pas seulement du fait que la langue anglaise soit de plus en plus utilisée dans les salles de classe, mais aussi de la mentalité qui vient avec celle-ci. *« Une langue, ce n'est pas que des mots et du vocabulaire, c'est également une vision du monde*, dit-il. *En donnant les cours en anglais, on s'approprie la vision américaine des affaires très centrée sur l'individualisme, où l'on voit le travailleur et le citoyen comme des robots employables. »*

Depuis 2012, HEC Montréal offre aux étudiants la possibilité d'un baccalauréat en administration des affaires (BAA) bilingue anglais-français, qui s'ajoute au baccalauréat trilingue avec cours d'espagnol ouvert en 2005. À ce cursus bilingue s'ajoutent le MBA que l'on peut faire entièrement en anglais ainsi que les maîtrises en logistique internationale et en affaires internationales. *« Voyez les modèles européens ou japonais : jamais on n'enseigne des programmes en anglais dans ces pays et pourtant, ils sont très compétitifs dans le milieu des affaires »*, renchérit M. Aktouf. Selon lui, l'école de gestion s'adapte selon une fausse perception qu'il n'y a pas d'autres langues des affaires que l'anglais.

Certains étudiants rencontrés ne perçoivent pas l'augmentation des cours en anglais de la même manière. *« Je ne vois pas le problème*, explique l'étudiant au BAA Alexandre Goyer. *Le milieu des affaires privilégie l'anglais, donc je pense que c'est une bonne chose qu'il y ait la possibilité de faire une partie de la formation en anglais. »*

Pour la directrice des études à HEC Montréal, Michèle Breton, ce n'est pas d'hier que l'École met de l'avant les apprentissages dans d'autres langues. *« Lorsque l'École fut créée, il y a plus de 100 ans, la licence offrait déjà des cours en anglais, en italien, en espagnol*, explique-t-elle. *Se préoccuper des langues d'affaires n'est pas nouveau. »*

Un baccalauréat populaire

Le BAA bilingue connaît d'ailleurs une popularité grandissante. Cet automne, la part des étudiants dans ce programme était égale à celle des inscriptions dans le BAA unilingue francophone, soit 45 % des inscriptions chacun, d'après les chiffres obtenus par le Journal de Montréal. HEC précise toutefois qu'aucun cours ne peut être offert en anglais au BAA si ce cours n'est pas également disponible en français. Les enseignements de spécialisation y sont donc presque exclusivement en français.

« L'avantage d'avoir un baccalauréat bilingue, c'est que des étudiants francophones qui seraient normalement allés à Concordia ou à McGill peuvent suivre une partie de leur formation en anglais ici », soutient Mme Breton. La directrice des études considère qu'il est rassurant, pour un étudiant francophone du Québec, de faire une partie de sa formation en anglais plutôt que d'être en immersion complète.

L'École reçoit aussi près de 500 étudiants en échange, dont la plupart ne sont pas francophones. *« En tant qu'étudiante américaine anglophone, j'ai justement choisi HEC Montréal pour son identité francophone et pour le choix de faire mes études dans les deux langues*, explique l'étudiante au MBA Anne Shiraishi. *Je trouve cet environnement pertinent pour le monde des affaires, ici au Québec et ailleurs. »*

Bien qu'elle soit secrétaire de l'Association des étudiants au MBA (AEMBA), Anna n'a cependant pas répondu à *Quartier Libre* au nom de celle-ci, qui a refusé de commenter le dossier de même que les associations de premier cycle et de cycles supérieurs.

HABITER LE CAMPUS

Avec ses 923 logements, les résidences de l'UdeM accueillent chaque session plusieurs centaines d'étudiants. Si beaucoup s'y installent en raison de la proximité avec les salles de cours, ils découvrent qu'il existe plusieurs facettes à ce mode de vie.

PAR MICHAËLE PERRON-LANGLAIS

Pour les résidants, côtoyer des centaines d'inconnus au quotidien n'est pas toujours reposant, mais cela fait partie de l'expérience. *« Même si on partage les toilettes et la cuisine, au moins, dans notre chambre, on a notre propre espace*, raconte l'étudiante en anthropologie Bleine Dhellot, qui habite aux résidences depuis septembre. *Et on rencontre des gens ! »*

> *« Tout le monde est ouvert et sympathique ici. Les gens sont prêts à aider. S'il te manque quelque chose pour cuisiner, tu n'as qu'à cogner à quelques portes et tu risques de trouver ce que tu cherches. »*
>
> **Romain Kadje Kenmogne**
> doctorant en statistiques au Département de mathématiques et statistique

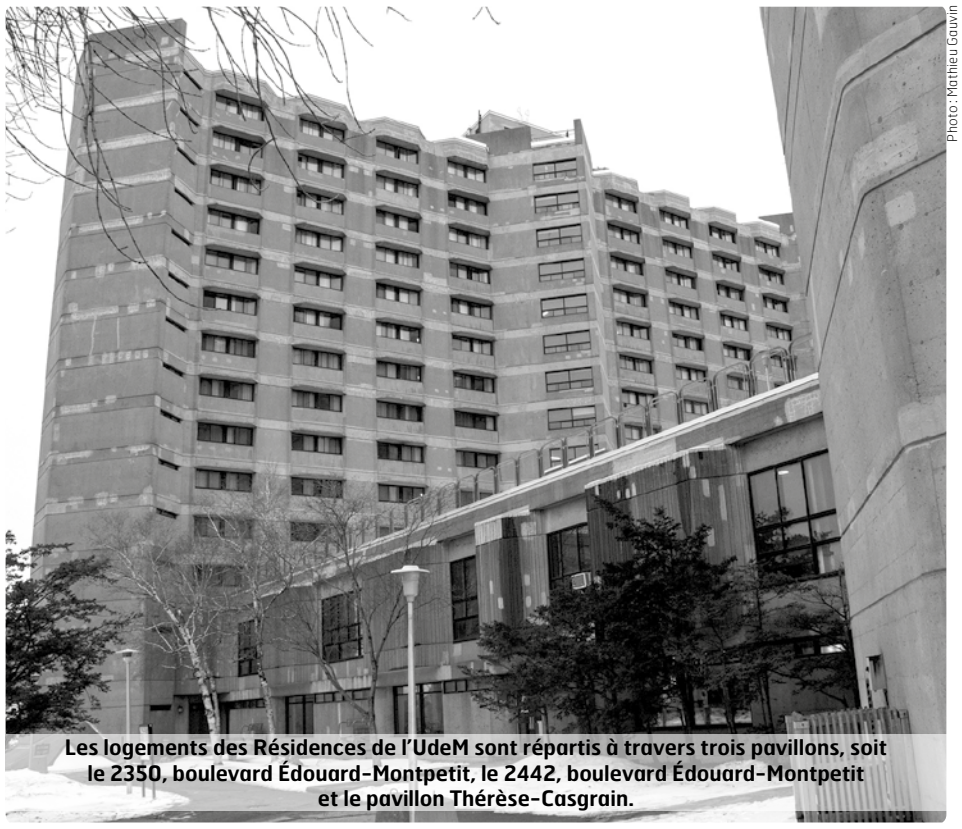


Photo : Mathieu Gauvin

Les logements des Résidences de l'UdeM sont répartis à travers trois pavillons, soit le 2350, boulevard Édouard-Montpetit, le 2442, boulevard Édouard-Montpetit et le pavillon Thérèse-Casgrain.

Trois à quatre fois par mois, le Comité de vie en résidence (CVR) propose aux étudiants de se réunir dans le cadre de différentes activités. *« Par exemple, il y a eu un tournoi de* Mario Kart, *une partie d'impro, une soirée massage,* indique la coordonnatrice des activités du Comité depuis l'automne dernier, et étudiante au baccalauréat en administration des affaires à HEC, Émilie Côté. *La dernière activité était une soirée poker. Ça a été un succès ! »* Elle explique que chaque activité attire habituellement entre 20 et 30 participants, qui, bien souvent, se réunissent sur Facebook et commencent à se fréquenter.

Le CVR est composé de cinq agents de ressources et est chargé de créer une atmosphère conviviale entre les étudiants. *« Les agents s'occupent de répondre aux questions et d'aider les étudiants les soirs et les fins de semaine, quand l'accueil est fermé,* explique Émilie Côté. *Mon rôle est d'organiser les activités. »* Les étudiants qui occupent un poste au sein du CVR sont rémunérés par l'UdeM pour leur travail, et sont supervisés par la coordonnatrice de la vie en résidence.

Un environnement propice aux rencontres

D'autres occasions de faire des rencontres existent au sein des résidences de l'UdeM. Certains étudiants, comme le doctorant en statistiques au Département de mathématiques et statistique Romain Kadje Kenmogne, soulignent l'avantage des espaces communs, destinés aux jeux ou aux études, pour favoriser les échanges. *« Tout le monde est ouvert et sympathique ici,* mentionne-t-il. *Les gens sont prêts à aider. S'il te manque quelque chose pour cuisiner, tu n'as qu'à cogner à quelques portes et tu risques de trouver ce que tu cherches. »*

Plusieurs s'entendent d'ailleurs pour dire que les étudiants qui s'installent aux résidences sont ouverts et accueillants. *« L'ambiance est bonne, les gens s'entendent vraiment bien,* affirme l'étudiante à la Faculté des arts et des sciences de l'UdeM Marie Codet, arrivée à Montréal il y a moins d'un mois dans le cadre d'un échange étudiant. *Ça m'a permis de rencontrer beaucoup de monde. »*

L'envers du décor

Malgré tout, plusieurs étudiants qui habitent les résidences n'y voient pas que des avantages. *« Comme les cuisines sont en bas, il faut descendre les casseroles, les poêles, et ensuite tout remonter à notre chambre*, explique Marie. *Les murs sont très fins, on entend pas mal tout ce qui se passe. »* Le manque d'espace dans les chambres est également critiqué par des résidants.

Ces inconvénients pourraient en partie expliquer que, malgré les aspects positifs, peu restent plus d'un an. *« Les gens qui vivent ici, ça se renouvelle vraiment à chaque session, encore plus à l'automne »,* constate Romain, qui habite l'endroit depuis maintenant cinq ans. Il n'a jamais quitté les résidences, notamment en raison de la proximité du Centre d'éducation physique et des sports de l'UdeM (CEPSUM), des classes, et de la présence des salles communes.

Selon Émilie, les étudiants restent peu de temps dans ces logements car les quelques mois qu'ils y ont passés leur ont permis de rencontrer des gens et de découvrir les alentours de l'Université. Elle conclut que ce choix demeure idéal, particulièrement pour les nouveaux venus dans le secteur de l'UdeM.

VOX POP

Pourquoi avez-vous choisi la vie en résidence ?

Photos : Michaële Perron-Langlais

Chaimae Fahmi
année préparatoire à Polytechnique

C'est très près de nos cours, c'est bien avec le froid ! Et tu peux revenir pendant tes pauses. Même si c'est seulement une pause d'une heure, tu peux venir ici te reposer, c'est très bien.

Alae Elhatimi
année préparatoire à Polytechnique

Je suis venue ici par défaut, parce que je n'avais pas encore trouvé de logement. La chambre est vraiment petite et, pour cuisiner, c'est pénible parce qu'on doit tout descendre et tout remonter.

Ouédraogo Oumarou
doctorat en microbiologie et immunologie

Le fait d'être entre étudiants, ça veut dire qu'on poursuit les mêmes objectifs. Ça facilite notre apprentissage. Il y a aussi la proximité avec les salles de cours et, bien entendu, l'aspect économique. Le loyer inclut les factures d'internet et d'électricité ; ce sont de gros avantages.

Le loyer aux Résidences varie entre 385 $ par mois pour un studio simple et 726 $ par mois pour une suite avec une salle de bain privée. Ces dernières sont exclusives au pavillon Thérèse-Casgrain, réservées à une clientèle féminine. Les 923 chambres des résidences sont louées pour la session d'hiver 2017.

Andréanne St-Gelais
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE
sf@faecum.qc.ca

BONIFICATION DE 80 M$ DE L'AIDE FINANCIÈRE AUX ÉTUDES : UN GAIN IMPORTANT POUR LA COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE

Le 15 décembre dernier, la ministre de l'Enseignement supérieur, Hélène David, annonçait une bonification de 80 millions de dollars par année du régime d'aide financière aux études (AFE). Avec cette bonification, le plus important réinvestissement dans ce programme depuis 15 ans, la ministre répondait aux demandes de l'Union étudiante du Québec (UEQ) et de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) qui s'étaient mobilisées sur cet enjeu depuis le printemps dernier.

L'ARGENT DES ÉTUDIANTES ET DES ÉTUDIANTS

Pour bien comprendre l'enjeu des 80 millions, nous devons remonter au 22 mars dernier alors que le gouvernement fédéral de Justin Trudeau annonçait l'abolition des crédits d'impôt pour études et pour manuels scolaires afin de rediriger les sommes dégagées vers le Programme canadien de bourses aux étudiants (PCBE). Le gouvernement libéral respectait ainsi une de ses promesses électorales et répondait à une revendication du mouvement étudiant canadien, qui cherchait à transférer une mesure d'accessibilité aux études jugée peu efficace (les crédits d'impôt) vers une mesure d'aide plus directe sous forme de bourses.

Avec cette mesure, le gouvernement Trudeau tirait les mêmes conclusions que le gouvernement du Québec suite au sommet sur l'Enseignement supérieur de 2013 quant au peu d'efficacité des crédits d'impôt comme mesure d'accessibilité aux études. En effet, les sommes récupérées par les crédits d'impôt sont généralement utilisées par les parents des étudiantes et des étudiants ou par ces derniers, mais seulement après la fin de leurs études. Le réinvestissement de ces sommes sous forme de bourses permet ainsi de fournir de l'argent aux étudiantes et aux étudiants pendant qu'ils en ont le plus besoin tout en permettant de cibler davantage les personnes vivant une situation financière précaire.

Cependant, cette abolition des crédits d'impôt fédéraux comportait une part de risques importants pour les étudiantes et les étudiants québécois. Comme le Québec possède son propre programme d'aide financière aux études, il ne participe pas aux PCBE. Ainsi, le gouvernement fédéral allait transférer la partie québécoise des sommes récupérées par l'abolition des crédits d'impôt (80 M$) au gouvernement du Québec sans que ce dernier n'ait l'obligation de les remettre aux étudiantes et aux étudiants. L'UEQ et la FECQ considéraient avec raison qu'un tel scénario équivaudrait littéralement à un vol des sommes dévolues à améliorer l'accessibilité aux études supérieures.

C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'en août dernier la Fédération des cégeps réclamait qu'une partie des 80 M$ serve à financer les établissements collégiaux. Bien que la FAÉCUM reconnaît que le régime d'austérité ait causé un tort considérable aux réseaux collégial et universitaire, un tel scénario était inacceptable puisqu'en prenant l'argent des crédits d'impôt des étudiantes et des étudiants pour financer les établissements postsecondaires, le gouvernement aurait cautionné une hausse de la contribution étudiante.

UNE BONIFICATION DES BOURSES DÈS SEPTEMBRE PROCHAIN

C'est après des mois de travail pour construire un consensus politique autour de l'enjeu des 80 M$ que le gouvernement libéral a finalement accepté de bonifier le régime d'aide financière aux études conformément aux demandes de l'UEQ et de la FECQ. Pour l'UEQ, il s'agit d'une grande victoire à sa première année d'existence.

Concrètement, les 146 000 étudiantes et étudiants actuellement sous le régime de l'AFE verront en moyenne leurs bourses augmentées de 462$ annuellement dès l'automne prochain.

De plus, les 11 000 parents-étudiants monoparentaux qui bénéficient de l'AFE verront s'ajouter une aide supplémentaire moyenne de 994$ par année sous forme de bourses.

Finalement, une augmentation du seuil d'admissibilité aux prêts pour les étudiantes et les étudiants à temps partiel et une bonification des frais de transport aérien viennent compléter la bonification du régime d'AFE.

IL S'AGIT D'UN GAIN IMPORTANT POUR LA COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, MAIS AUSSI POUR LA COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE DE PARTOUT AU QUÉBEC. CELA N'AURAIT PAS ÉTÉ POSSIBLE SANS LE TRAVAIL ACHARNÉ EFFECTUÉ PAR L'UEQ ET PAR LA FECQ.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

CONNECTEZ-VOUS À VOTRE **FÉDÉRATION**

LA **FAÉCUM** FÊTE SON **40e ANNIVERSAIRE**

FAÉCUM

DEPUIS 1976

FAECUM.QC.CA

SOCIÉTÉ
EN BRÈVES

UNE MEILLEURE FORMATION EN SANTÉ

Une nouvelle chaire de leadership en enseignement (CLE) vise à améliorer la formation universitaire canadienne en sciences de la santé. Lancée jeudi 19 janvier à l'Université Laval, elle permettra entre autres de préparer les étudiants à collaborer avec leurs patients et à gérer les ressources de manière efficace.

PAR EMELINE ANDREANI

Photo : Courtoisie Pixabay. com | DarkoStojanovic

L'Université Laval comprend près d'une trentaine de Chaires de leadership en enseignement (CLE).

La chaire CLE en pédagogie des sciences de la santé est cogérée par le professeur de clinique au Département de médecine à l'Université Laval Alexandre Lafleur et par la médecin clinicienne Miriam Lacasse. *« Le but de notre chaire est d'être des têtes chercheuses de bonnes idées,* explique M. Lafleur. *Il y a plein de bonnes idées pédagogiques qui voient le jour dans différents programmes de formation en sciences de la santé et souvent, il y a des connexions à faire entre elles. »*

Sur un mandat de cinq ans, les deux professeurs étudieront ces différentes initiatives afin d'améliorer la formation des étudiants pour qu'elle réponde aux demandes du milieu médical. *« On veut de plus en plus de professionnels de la santé qui soient collaborants, qui sachent bien communiquer avec leurs patients et gérer les ressources de façon efficace,* explique le professeur. *Donc toutes ces compétences doivent être acquises durant la formation. »* L'objectif est ainsi de faire connaître ces idées pour qu'elles puissent être insérées dans les programmes universitaires canadiens.

NOMBRE DE LA SEMAINE

7 M$

À la suite du rachat de l'entreprise montréalaise Maluuba, spécialisée dans le domaine de l'intelligence artificielle et de la compréhension du langage par les machines, la multinationale Microsoft a annoncé qu'elle verserait des subventions de 6 millions de dollars à l'UdeM et de 1 million de dollars à l'Université McGill afin d'encourager la recherche. Le président de Microsoft, Brad Smith a également ajouté qu'il doublerait d'ici deux ans le nombre d'employés au sein de l'entreprise, en privilégiant les embauches locales.

Source : La presse canadienne 18/01/17

Campus du Québec

THÉRAPIE DU SPORT

L'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) lance un nouveau programme d'études supérieures spécialisé (DESS) en thérapie du sport et destiné aux bacheliers en kinésiologie. Reconnus en 2012 par le Collège des médecins du Québec, les thérapeutes dans le milieu du sport peuvent aujourd'hui poser certains actes professionnels réservés autrefois aux médecins, comme l'utilisation de l'électrothérapie ou des ultrasons.

Cette formation est la seule du genre en français et n'est disponible que pour 16 étudiants à l'UQTR. Pour le directeur des programmes de cycles supérieurs en thérapie du sport, Philippe Fait, l'objectif est d'encadrer au mieux ces étudiants, mais surtout de s'assurer que chacun puisse trouver un stage lors de ce DESS.

Source : Journal Métro 17/01/17

CONTENEURS PRODUCTIFS

Des étudiants de l'Université Laval étudient l'aquaponie dans des conteneurs de marchandises afin de lutter contre l'insécurité alimentaire chez les habitants du Nunavik, qui touche 27 % des ménages autochtones vivant hors réserve selon une enquête canadienne.

Sur un terrain de l'Université, les étudiants effectuent des travaux sur deux conteneurs superposés pour pouvoir créer cette ferme d'aquaculture. Au premier étage se trouvera un élevage de poissons dont l'eau servira à nourrir les végétaux comestibles du dessus. Ils testeront ensuite cette ferme aux températures nordiques afin d'en évaluer les défis biologiques et techniques. Le but final est de fournir ces fermes aquaponiques aux Inuits pour qu'ils puissent produire leurs propres fruits, légumes et poissons tout au long de l'année.

Ces conteneurs ont été prêtés par la compagnie montréalaise ÉAU qui avait déjà installé des conteneurs semblables au marché Jean-Talon, l'été dernier.

Source : ICI Radio-Canada 21/01/17

Campus du monde

SERVICES ROBOTIQUES

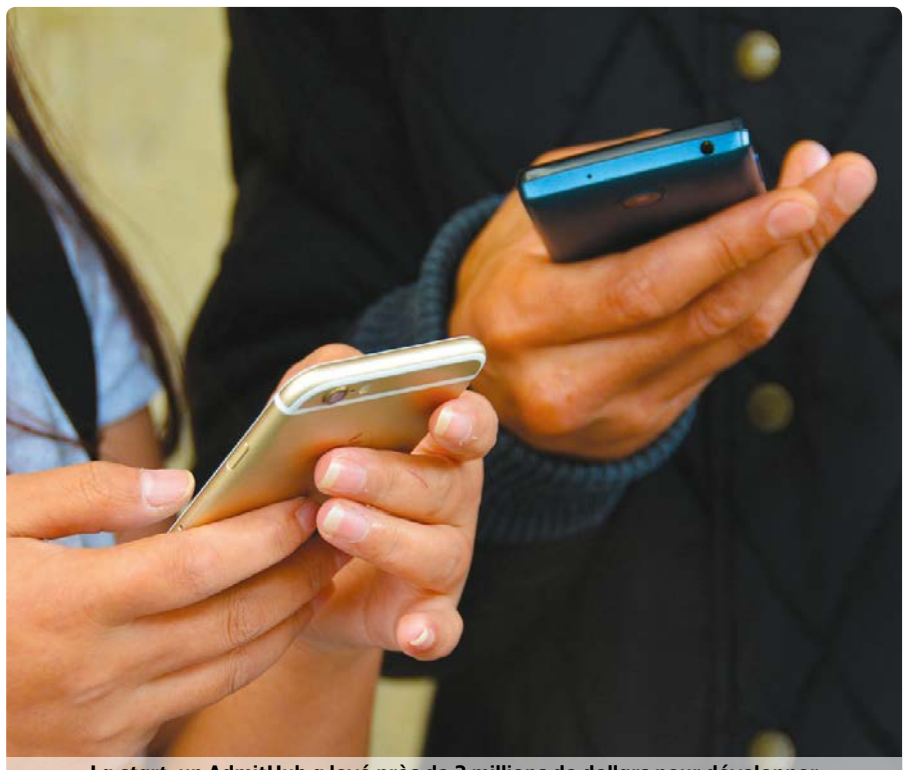


Photo : Courtoisie Pixabay. com

La *start-up* AdmitHub a levé près de 3 millions de dollars pour développer son robot conversationnel, Oli.

Des universités américaines telles que Texas A & M. et Georgia State se sont munies d'un « chatbot », un robot conversationnel, prénommé Oli qui répond aux questions des étudiants sur les inscriptions ou la vie sur le campus. Créée par la startup bostonienne AdmitHub, cette messagerie instantanée est assurée par un robot qui, grâce à l'intelligence artificielle, répond immédiatement aux questions qui lui sont posées par les utilisateurs et aux discussions qu'ils engagent par SMS ou sur Facebook Messenger. Si ce type de robot est assez courant dans le e-commerce ou dans les médias, c'est une première dans le domaine de l'éducation.

D'après les créateurs d'Oli, ce service présente un réel avantage pour les universités car il renseigne les étudiants tout en désengorgeant certains services d'information. Il permet également de fournir aux établissements des données sur les préoccupations de leurs élèves et lorsque le logiciel ne sait pas répondre, il dirige l'utilisateur vers une personne à même de l'aider.

Source : letudiant. fr 19/01/17

DANSER SANS TABOU

***Quartier Libre* transporte ses lecteurs sur le terrain, au cœur des projets de recherche menés par des étudiants. Dans ce numéro, la doctorante en anthropologie Marianne-Sarah Saulnier étudie les femmes gitanes au Rajasthan, dans le nord-ouest de l'Inde, et leur transgression de certains tabous sociaux par la musique et la danse.**

PROPOS RECCUEILLIS PAR TIMOTHÉ MATTE-BERGERON

***Quartier Libre :* Peux-tu nous expliquer sur quoi porte ta recherche ?**

Marianne-Sarah Saulnier : J'observe une communauté gitane de charmeurs de cobras vivant dans le désert du Thar, au Rajasthan, les Kalbeliya. Lorsque le gouvernement indien a décidé, en 1972, de mettre fin à la traite du venin et de la peau de serpent, ainsi qu'à la maltraitance des animaux sauvages, dont le cobra, la communauté a décidé de remplacer les cobras par des femmes. Auparavant, les seules femmes qui dansaient et faisaient de la musique étaient des courtisanes ou des prostituées. Elles sont maintenant reconnues comme des artistes et peuvent danser sur scène. C'est là la transgression d'un tabou important. Je travaille sur la place des femmes dans ce contexte et sur comment l'expression artistique transforme les normes de genre.

***Q. L. :* En tant que femme, as-tu vécu des difficultés particulières sur le terrain ?**

M.-S. S. : L'Inde est l'un des pays où la femme est la moins bien traitée. À partir du moment où le soleil se couche, tu ne sors pas. Il faut faire attention à comment t'habiller et être très modeste dans ta façon de t'exprimer. Cela dit, le fait que je sois une femme m'aide à avoir accès à leur propre milieu. Jamais un homme n'aurait pu faire ce que j'ai fait. Les maris n'auraient pas permis que je parle à leur épouse. Il y avait un drôle de rapport avec les hommes, par contre. Certains musiciens trouvaient un peu insultant que je m'intéresse aux femmes, qui sont considérées comme des humains de seconde zone, mais pas à eux. Je devais montrer que je m'intéressais aussi à ce que les hommes font, pour ne pas qu'ils me voient comme une ennemie.

Photo : Courtoisie Marianne-Sarah Saulnier

Marianne-Sarah Saulnier s'était déjà rendue au Rajasthan en septembre 2013, dans le cadre de sa maîtrise en ethnomusicologie.

***Q. L. :* As-tu parfois ressenti de la méfiance par rapport à ton travail ?**

M.-S. S. : Très peu. Là où les gens devenaient méfiants, c'est lorsque je leur montrais le certificat d'éthique, exigé par l'Université pour mon travail de recherche. Les gens avaient peur, en signant un document –en anglais en plus, qu'ils ne comprennent souvent pas–, de se faire avoir. En fait, je n'ai fait signer personne, puisque ça les bloquait. On a le choix de simplement montrer et expliquer verbalement le certificat d'éthique. De plus, les femmes ne savaient pas ce qu'était l'Université et ce qu'était une maîtrise. J'ai donc envoyé les recherches que j'avais faites par Facebook, pour qu'elles comprennent en quoi consiste mon travail.

***Q. L. :* Comment planifies-tu ton prochain voyage ?**

M.-S. S. : C'est difficile à dire, côté méthodologie, ce que je ferai exactement. C'est un peu ma crainte. Je vais essayer de suivre le plus de gens possible, poser des questions, faire le plus d'activités avec eux. Il faut s'intégrer à la communauté, vivre le quotidien des femmes, ce qu'on appelle faire de l'observation participante. Je dois aussi préparer mon certificat d'éthique et j'aimerais bien m'affilier à une université au Rajasthan.

DE L'UNIVERSITÉ À TIGUÉRÉ

Le spectacle *Un rire pour un livre* qui a lieu le 1er février à HEC Montréal marque la dernière étape de financement de Mission Tiguéré. Retour sur le développement du projet humanitaire, mis sur pied par l'étudiant à HEC Sidi Ba.

PAR EMELINE RAIMOND

L'étudiant à la maîtrise en gestion des affaires internationales à HEC Sidi Ba a eu l'idée de lancer ce projet en 2013 alors que son père, originaire de Tiguéré, rentrait d'un voyage au Sénégal. *« Sur les photos et les vidéos prises à l'école du village, il y avait des rats, des trous dans les murs*, explique l'étudiant. *Il manquait beaucoup d'éléments pour que les enfants puissent étudier dans de bonnes conditions. »* Sidi a alors commencé à sensibiliser son entourage ainsi que d'autres étudiants, afin de former une équipe qui réunit aujourd'hui une trentaine de bénévoles ponctuels ainsi que cinq volontaires permanents.

La réussite du projet s'est appuyée sur la collaboration étroite des étudiants et des habitants de Tiguéré. Une partie de la famille de Sidi vit encore dans le village sénégalais, ce qui a pu faciliter le travail de recherche de contacts. Quant aux moyens de communication entre les habitants et les bénévoles, l'essentiel se fait par téléphone ou par Skype. *« Ce sont des outils que l'on met à leur disposition »,* souligne l'étudiant à la maîtrise en sciences en affaires internationales à HEC Guillaume Bourque qui s'est impliqué dans le projet il y a sept mois.

Sidi s'était initialement donné l'objectif d'arranger le toit et le plancher de l'école, puis s'est rapidement trouvé dépassé par les réalités du terrain. Installation de l'électricité, construction de salles de classe, achat de quarante nouvelles tables et bureaux.

Pour collecter l'ensemble des fonds, les étudiants ont vendu des paniers de Noël composés de produits artisanaux ou ont organisé des cours de yoga. Cette somme a ensuite été transférée aux équipes locales et c'est à présent le directeur de l'école qui négocie directement avec les fournisseurs. *«* [Les villageois] *sont les mieux placés pour connaître leurs besoins »,* explique Sidi. Pour les deux étudiants, l'objectif est de développer des outils à destination des habitants, en leur laissant le plus de contrôle possible.

Travail d'équipe

Cette mission n'est pas de tout repos pour les deux étudiants qui doivent gérer leur emploi du temps entre les études, leurs travail ainsi que leur projet humanitaire. *« On se voit plus qu'on ne voit notre famille, mais cela nous apprend à travailler les uns avec les autres »,* souligne Guillaume. Selon les étudiants, le stress est largement compensé par la magie de l'expérience humanitaire, c'est pourquoi ils encouragent les jeunes intéressés par une démarche semblable à se lancer.

Photo : Mathieu Gauvin

Le travail des deux étudiants, Sidi Ba et Guillaume Bourque, a été récompensé en 2015 par le prix de l'engagement étudiant qu'ils ont intégralement reversé à la mission.

Du côté de l'Université, s'il n'existe aucun service formel pour soutenir les étudiants désireux de faire de l'humanitaire selon le responsable de l'Action humanitaire et communautaire (AHC) de l'UdeM, Jean-Philippe Fortin, des groupes leur permettent de s'entraider. *« Nous offrons le groupe* l'Atelier nord-sud*, auquel participent des étudiants engagés autour des questions de solidarité internationale »,* précise-t-il. Des locaux sont mis à disposition au sein de l'Université, comme le Salon L'Oréal à HEC, dont les organisateurs de la mission Tigué ont pu disposer pour leur spectacle caritatif du 1er février. Celui-ci permettra peut-être de financer une bibliothèque dans l'école de Tiguéré.

SENSIBILISER PAR LE SPORT

Mettre fin à la stigmatisation de la santé mentale chez les athlètes-étudiants, tel est l'objectif de l'évènement *Cause pour la cause.* Grâce à des matchs interuniversitaires qui se sont déroulés du 13 au 25 janvier 2017, les sportifs abordent les tabous des troubles mentaux pour sensibiliser les autres étudiants.

PAR FÉLIX LACERTE-GAUTHIER

« Les études montrent que ce type d'événement de promotion de la santé mentale a un impact à court et moyen termes sur la stigmatisation des troubles de la santé mentale, lance d'entrée de jeu le professeur au Département des sciences de l'activité physique de l'Université du Québec à Montréal Paquito Bernard. *C'est vraiment essentiel d'en parler afin de changer les représentations et les stéréotypes liés à la santé mentale. »*

Organisé par l'entreprise Bell, l'événement vise à favoriser la conversation à propos de la santé mentale sur différents campus, en partenariat avec des associations de sport interuniversitaire. Des témoignages vidéo d'étudiants-athlètes, des matchs interuniversitaires comprenant des activités pour sensibiliser les spectateurs et des dons au profit de programmes canadiens sont prévus afin de promouvoir cette cause.

Photo : Mathieu Gauvin

Depuis 2011, *Cause pour la cause* a aidé 344 organismes avec 6 millions de dollars générés par le Fonds communautaire.

Lutter contre la stigmatisation

« La stigmatisation qu'on retrouve en consultant un psychologue est autant, sinon plus répandue dans les équipes sportives que dans la population », révèle M. Bernard. Dans les sports d'équipe, il est souvent demandé aux joueurs de se montrer forts mentalement. Toutefois, le professeur voit d'un bon œil la présence d'athlètes au sein des activités de sensibilisation. *« Ça permet vraiment de délier les langues en montrant qu'on doit se préoccuper de la santé mentale et en développer une vision positive »*, explique-t-il.

Un atout également pour le sportif en cross-country et athlétisme à l'Université McGill et étudiant en éducation physique et santé, François Jarry qui avoue que sa participation à une vidéo promotionnelle lui a fait prendre conscience d'une certaine réalité. *« Je crois que les gens ne réalisent simplement pas que leurs niveaux d'anxiété et de stress sont anormaux »*, dévoile-t-il. Selon lui, les campagnes de sensibilisation ont rendu le sujet moins tabou et plus facile à aborder, notamment avec certains de ses coéquipiers qui l'ont approché à ce sujet. *« En tant qu'étudiant-athlète, je crois que je peux surtout avoir un impact en osant en parler »*, confie-t-il.

La capitaine de l'équipe de hockey féminin des Carabins et étudiante au baccalauréat en psychologie, Laurence Beaulieu, rappelle que les problèmes de santé mentale sont aussi importants que les blessures physiques, même s'ils sont moins apparents. *« Les Carabins ont beaucoup utilisé les réseaux sociaux pour promouvoir cet évènement,* révèle-t-elle. *On sait à quel point un message peut devenir viral avec les réseaux sociaux, alors aussi bien les utiliser pour lutter contre cette stigmatisation. »*

Conciliation sports-études

L'une des grandes causes de stress des étudiants-athlètes réside dans la difficulté de combiner leurs deux réalités. *« D'un côté, tu reçois une certaine pression pour bien performer à l'école,* confie François. *En même temps, tu dois aussi t'appliquer aux entraînements pour être performant lors des compétitions. Ça devient vite étouffant ! »* Pour l'athlète, il est par ailleurs essentiel de garder un peu de temps pour soi, d'avoir d'autres loisirs ou de voir ses proches afin de diminuer l'anxiété.

Un avis partagé par Laurence Beaulieu qui indique qu'il est parfois difficile de se trouver du temps libre lorsqu'il faut jongler avec les déplacements, les entraînements nombreux, les cours et les études. *« C'est la passion qui nous permet de continuer »*, avoue-t-elle. La discipline devient alors essentielle pour se maintenir à jour, selon elle.

M. Bernard rappelle également que les pairs, l'entourage proche et les entraîneurs ont un impact déterminant sur la santé mentale des athlètes. *« Des parents conciliants ou des entraîneurs qui sont vigilants quant à la santé mentale des athlètes peuvent être un atout majeur »*, croit-il. Toutefois, il prévient que la déstigmatisation des problématiques de santé mentale dans les sports sera un travail de longue haleine. Former les entraîneurs à cet enjeu, développer la promotion de la santé mentale systématiquement auprès des équipes sportives, inciter les acteurs à en parler et informer les athlètes des ressources à leur disposition sont autant de moyens disponibles pour tenter d'y parvenir.

CINÉMA CAMPUS

JANV. FÉVR. 2017

UN OURS ET DEUX AMANTS (TWO LOVERS AND A BEAR)
Drame de KIM NGUYEN
25 JANVIER
17 H 15 / 19 H 30 / 21 H 30

CINÉ-CAUSERIE
EN PRÉSENCE DES RÉALISATEURS À 19 H

DÉSERTS
Drame poétique de CHARLES-ANDRÉ CODERRE et YAN-MANUEL HERNANDEZ
31 JANVIER
17 H 15 / 19 H / 21 H 30

CINÉ-CAUSERIE
EN PRÉSENCE DE LA PRODUCTRICE À 19 H

PAYS
Drame de CHLOÉ ROBICHAUD
1ER FÉVRIER
17 H 15 / 19 H / 21 H 30

Présenté dans le cadre de la SEMAINE INTERCULTURELLE
AQUARIUS
Drame de KLEBER MENDONÇA FILHO
7 ET 8 FÉVRIER
17 H 15 ET 20 H 30

TARIFS
ÉTUDIANT 4$ // ADMISSION GÉNÉRALE 5$

INFO-FILMS
514 343-6524 // sac.umontreal.ca
Centre d'essai // Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage

saé activités culturelles
Université de Montréal

AU BOUT DES DOIGTS

Le doctorant en neurosciences à l'UdeM Simon Landry travaille avec l'entreprise américaine Tactai sur un prototype qui permet d'ajouter le sens du toucher à la réalité virtuelle. Un projet qui pourrait être utilisé pour la réadaptation sensorimotrice.

PAR ETHEL GUTIERREZ

Au début de son doctorat, l'étudiant en neurosciences Simon Landry s'est posé la question d'intégrer le toucher à la réalité virtuelle. *« Jusqu'à présent, la vision et l'audition sont bien représentées en réalité virtuelle,* fait-il savoir. *Je me suis donc intéressé au toucher grâce à mon expertise, et puis je trouvais qu'il y avait un manque dans ce domaine. »* L'étudiant a passé environ deux ans à construire son prototype. Mais ce n'est qu'au mois de septembre dernier qu'il a pu concrétiser son projet, après avoir découvert une compagnie américaine travaillant sur un projet similaire. « *Je leur ai envoyé un courriel avec le lien de mon blogue,* explique-t-il. *Ils ont vite compris qu'on avait la même vision et ils m'ont invité à joindre leur équipe à temps partiel afin que je puisse terminer mon doctorat. »*

Le prototype présenté à Las Vegas par Simon et son équipe, à l'occasion du *Consumer Electronics Show* (CES) 2017, est simple. Le gadget, un peu plus gros qu'un dé à coudre, se porte sur le doigt. *« Lorsque l'utilisateur touche un objet dans la réalité virtuelle, le gadget donne la sensation que la personne touche réellement l'objet en question »,* précise-t-il.

Photo : Courtoisie Simon Landry

L'entreprise Ericsson, un géant suédois des télécommunications, a invité Simon Landry et son équipe à présenter leur prototype au salon CES 2017 (Consumer Electronic Show) du 3 au 8 janvier.

Une avancée pour la science

D'après l'étudiant, le toucher virtuel apporte de nombreuses possibilités comme le fait d'augmenter le taux d'immersion de l'utilisateur. « *Cela va également aider les gens qui souffrent de troubles neurologiques, de traumatismes, ou encore ceux qui ont perdu un membre et qui souffrent de douleurs fantômes, dans leur réadaptation. »,* assure-t-il.

La professeure au Département de neurosciences et directrice du programme de baccalauréat en neurosciences, Elaine Chapman, est du même avis. « *Beaucoup de personnes amputées arrêtent de porter leurs prothèses après un certain temps, car le sens du toucher n'est plus présent, ce qui rend l'adaptation plus difficile »,* précise-t-elle. Mme Chapman ajoute que le toucher virtuel pourrait permettre à ces gens de s'habituer plus rapidement à leurs prothèses et ainsi avoir une vie plus normale.

De son côté, l'étudiante au doctorat en kinésiologie Stéphanie Bergeron estime que la réalité virtuelle, dans le contexte de la réadaptation sensorimotrice, permet de simuler artificiellement les problèmes de motricité qu'on rencontre dans la vie quotidienne. *« On utilise cette technologie pour évaluer la capacité à s'adapter à de nouvelles associations visuomotrices, dans le contexte de mouvements de bras pour atteindre des objets virtuels,* dit-elle. *On évalue ces capacités d'adaptation chez les personnes âgées et chez les personnes atteintes de troubles neurologiques, comme la maladie de Parkinson. »* La doctorante ajoute que cette technologie apporte beaucoup d'avantages, comme permettre de mesurer les progrès de ces patients et d'adapter le niveau de difficulté de manière progressive et efficace*.

Si de nombreuses applications de son prototype de toucher virtuel sont déjà envisagées, Simon Landry va néanmoins continuer à travailler avec l'entreprise Tactai après son doctorat afin de poursuivre le développement de son projet et de rendre l'expérience la plus réaliste possible.

* Voir aussi dossier Réalité virtuelle vol. 24, nº 7

LEXIQUE

RÉALITÉ VIRTUELLE : Technologie qui permet de plonger une personne dans un monde artificiel créé numériquement.

SENSORIMOTRICE : Qui concerne à la fois les phénomènes sensoriels et l'activité motrice, ou leurs interactions.

VISUOMOTRICE (coordination visuomotrice) : fonction qui règle les mouvements d'après les informations venant de la vision.

Sources : larousse.fr, futura-sciences.com

FORFAITS À VOLONTÉ

Plus de 250 activités sont également offertes à la carte. Inscrivez-vous dès maintenant !

Puissance et endurance

+40 plages horaires / semaine — 189$ pour la session (janv. à mars)*

Le plaisir de bouger

+20 plages horaires / semaine — 119$ pour la session (janv. à mars)*

Pilates et yoga

+20 plages horaires / semaine — 199$ pour la session (janv. à mars)*

cepsum VIVEZ + FORT

*Voir toutes les conditions sur le site Web.

PETITE ENTREPRISE, GRANDE RESPONSABILITÉ

Selon une enquête menée par *JobTeaser*, les étudiants et les jeunes diplômés sont aujourd'hui plus intéressés par le travail dans les *start-ups* que dans les grandes entreprises. Pour ces jeunes, travailler dans une entreprise à échelle humaine comporte de nombreux atouts.

PAR MARIE ISABELLE ROCHON DURAN

Depuis les cinq dernières années, le professeur au Département d'entrepreneuriat et d'innovation à HEC Montréal Laurent Simon remarque un intérêt plus marqué des étudiants pour les *start-ups*. *« Pour beaucoup d'entre eux, le but est d'aller chercher une expérience concrète de gestion plutôt que d'aller la chercher dans une grande entreprise où ils n'auront pas une aussi grande autonomie »*, explique-t-il. Le mot « *start-up* » englobe les petites entreprises en démarrage, souvent associées au domaine des nouvelles technologies, mais qui s'étendent aujourd'hui à tous les milieux de l'entrepreneuriat.

Photo : Courtoisie Pixabay.com

Le *Startup Weekend* de Sherbrooke a eu lieu du 13 au 15 janvier.

« Personnellement je m'intéresse beaucoup plus aux start-ups *puisque ça permet de toucher à tout,* confie l'étudiant au baccalauréat en génie mécanique à l'Université de Sherbrooke (UdeS) Gabriel Fournier qui a organisé une fin de semaine entrepreneuriale. *Si on me confie un seul dossier, je vais m'ennuyer très vite. »* Travailler pour une entreprise en démarrage représente un gros avantage selon lui. « *Tu peux tout créer de A à Z, le produit, le procédé. Tu pars de rien et tu crées quelque chose de concret,* précise-t-il. *Cela donne un sentiment de satisfaction. »*

Favoriser les idées

Pour faciliter l'entrepreneuriat, les intéressés sont invités à s'inscrire à des *Start-up weekend*, comme celui de Gabriel et de l'étudiant au baccalauréat en génie mécanique à l'UdeS, Nicolas Monnin. Prenant place dans différentes villes, ces activités permettent aux jeunes entrepreneurs de tous les domaines de mettre sur pied un projet en très peu de temps. *« Je ne voulais pas simplement me limiter à l'école,* explique Nicolas. *J'ai commencé à m'impliquer dans différents groupes, et c'est de cette manière que j'ai entendu parler du* Start-up week-end. *»* Nicolas souhaite acquérir, grâce à cet évènement, une expérience concrète en affaires et le savoir-faire adéquat afin de créer sa propre entreprise par la suite.

Les étudiants ont également la possibilité de soumettre leurs projets à des incubateurs grâce auxquels ils pourront développer leur idée et travailler avec différents mentors. *« Ce qui est significatif, c'est l'émergence d'incubateurs et d'accélérateurs, qu'ils soient universitaires, publics ou privés,* note M. Simon. *C'est un bon marqueur de l'intensité entrepreneuriale en ce moment. »* Il ajoute que les *start-ups* sont de moins en moins des initiatives individuelles, mais naissent plutôt de rencontres entre étudiants provenant de disciplines différentes.

Travail d'équipe

Travailler ensemble est d'ailleurs un critère demandé par l'incubateur et accélérateur de HEC, l'Institut d'entrepreneuriat Banque Nationale – HEC Montréal, qui demande aux étudiants d'être au minimum deux dans l'entreprise. *« Ça faisait longtemps qu'on avait envie de développer une entreprise ensemble »* explique la diplômée en gestion d'entreprise à HEC Montréal Marie-Claude Bouchard, qui a créé l'entreprise 2e shift avec son amie Martine Therrien. Celle-ci propose de bénéficier de services d'aides domestique et familiale comme le gardiennage ou encore l'aide aux devoirs.

Pour Gabriel Fournier, si beaucoup de jeunes ont autant envie de se lancer en affaire ou de débuter dans une *start-up*, c'est également parce que les moyens d'action sont plus efficaces dans une entreprise à taille humaine. *« Si quelque chose ne marche pas dans une petite entreprise, tu es capable d'en jaser assez vite pour régler ça*, dit-il. *Dans une grosse entreprise, tu as beau jaser avec tes supérieurs, les probabilités que ça change sont assez faibles. »*

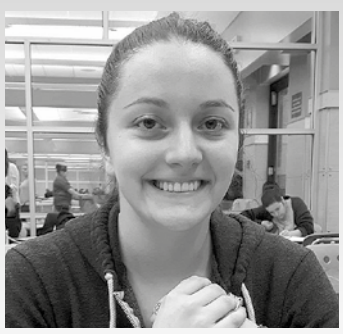
De son côté, Marie-Claude Bouchard a plutôt fait le chemin inverse en travaillant d'abord pour de grandes entreprises avant de créer la sienne. Cependant, elle constate que de plus en plus de gens choisissent de se lancer en affaires en parallèle ou directement après leurs études. *« Il y a de belles options pour les jeunes qui décident de tenter leur chance et de développer un projet*, dit-elle. *Les incubateurs comme celui de HEC permettent de rencontrer un paquet de chefs d'entreprises, et c'est un superbe chemin pour un étudiant qui vient de graduer. »*

Bien que le taux de survie des *start-ups* demeure limité, Marie-Claude Bouchard estime que se lancer en affaires pendant ou directement après l'université permet de développer de nombreuses aptitudes qui demeurent très utiles tout au long du parcours professionnel.

VOX POP

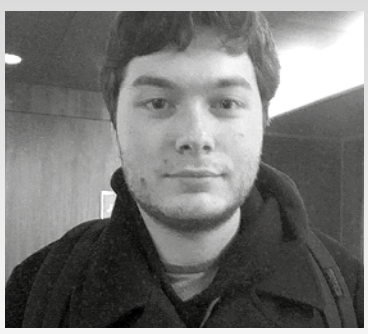
DANS QUEL TYPE D'ENTREPRISE DÉSIREZ-VOUS COMMENCER VOTRE CARRIÈRE ?

PROPOS RECUEILLIS PAR EMELINE ANDREANI



Bianca Gauthier
étudiante à la mineure en art et sciences à l'UdeM

Plutôt une petite entreprise, car c'est plus facile de connaître les gens, de créer des liens. Alors que les grandes entreprises, c'est plus impersonnel, je trouve.



Norbert Villeneuve
étudiant au baccalauréat en chimie à l'UdeM

Je pense que ce serait dans une grande entreprise, car je trouve que ce type d'entreprise est plus installé, plus établi, et ça a un côté rassurant.

Kristyna Bohacova
étudiante à la maîtrise en littérature comparée à l'UdeM

Je dirais plus une petite entreprise, car il n'y a pas beaucoup de personnes, l'ambiance est plus conviviale. Dans les plus grandes entreprises, j'ai l'impression qu'on ne peut pas créer de liens entre employés.

Thierry Malépart
étudiant en première année préparatoire en sciences à l'UdeM

Par rapport à mes études, je dirais une petite entreprise, car je veux créer des microprocesseurs et ça ne se fait qu'en petite boutique. Mais si j'avais fait d'autres études, j'aurais plutôt été tenté par de grandes entreprises en raison des avantages sociaux.

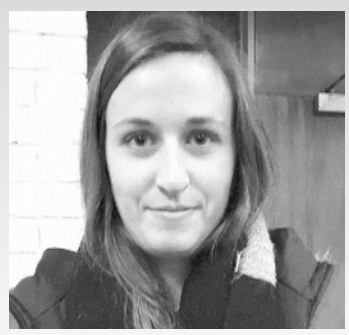


Photo : Emeline Andreani

Andrée-Anne Tremblay
étudiante au baccalauréat par cumul en sociologie à l'UdeM

Une fois sorti de l'université, on n'a pas tellement d'expérience, donc je dirais plutôt une petite entreprise pour justement acquérir plus de savoir-faire. Je pense aussi que l'on a plus facilement la possibilité de monter dans ces entreprises-là, contrairement aux grandes.

LA RÉALITÉ SELON AUERBACH

La série « Un étudiant, une inspiration » permet aux étudiants de l'UdeM de faire découvrir une figure emblématique de leur discipline et son apport à leur parcours. Dans ce numéro, l'auteur et philologue allemand Erich Auerbach se révèle à travers le regard de l'étudiant à la maîtrise en littérature comparée de l'UdeM Erik Stout.

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE GIACOMEL

***Quartier Libre (Q. L.)* : Quel a été ton premier contact avec l'auteur Erich Auerbach ?**

Erik Stout (E. S.) : Je l'ai découvert lors de mon cours d'*Introduction à la littérature comparée*. Chaque semaine, la professeure se concentrait sur un auteur marquant. Et chaque semaine j'étais subjugué, mais personne ne m'a autant plu qu'Auerbach. Son écriture est lumineuse, ses idées, justes, et son amour de la littérature, contagieux.

> *« Il m'a appris à être attentif à mes intuitions et affects face au texte, essentiels à une analyse audacieuse. »*
>
> Erik Stout
> Étudiant à la maîtrise en littérature comparée à l'UdeM

***Q. L.* : Qu'est-ce qui t'a touché dans son œuvre ?**

E. S. : Le chapitre d'ouverture de *Mimesis* sur Ulysse et Abraham est le type de texte que je rêverais d'écrire. Auerbach montre à l'apprenti chercheur toute la fertilité et la richesse d'une analyse comparative pour stimuler la réflexion. Moins connu, mais tout aussi impressionnant, est le chapitre consacré à Stendhal, vers la fin du même livre. Auerbach y explique l'apparition, après la Révolution française, d'une conception du roman qui intègre pleinement les évènements historiques au sein de l'intrigue, sans toutefois entrer de plain-pied dans l'historisme caractéristique de la pensée et de l'art du XIXe siècle en général. Ce type d'analyse montre comment on peut expliquer l'arrivée d'une idée en la connectant à ce qui l'a précédée, mais sans sauter vers ce qui a suivi.

***Q. L.* : En quoi a-t-il été une source d'inspiration dans ton travail universitaire ?**

E. S. : Il m'a appris à être attentif à mes intuitions et affects face au texte, essentiels à une analyse audacieuse. Ce sont les émotions provoquées par une œuvre qui fonctionnent comme moteur de la réflexion chez lui. On peut bien sûr adopter une voie intellectuelle et cérébrale, mais cet amour de départ pour l'objet analysé est l'ingrédient de base, sans lequel la sauce ne prend pas.

Dans un autre ordre d'idées, en indiquant chapitre après chapitre les caractéristiques propres à chaque époque littéraire, Auerbach rappelle que tous les auteurs fonctionnent selon les codes de leur temps. Si nous voulons saisir les expressions artistiques, intellectuelles du passé, nous devons les appréhender selon leur contexte spécifique et non le nôtre, sous peine de contresens.

***Q. L.* : A-t-il une importance primordiale dans la discipline universitaire que tu as choisie et pourquoi ?**

E.S. : C'est un penseur essentiel, en notant bien que le corpus d'une discipline comme la littérature comparée est instable par essence, et que l'on pourrait théoriquement l'en exclure. Ce serait cependant une exclusion risquée. Sa comparaison du style biblique et du style homérique, par exemple, constitue un modèle pour tout étudiant, et à plus forte raison pour tout chercheur dans le domaine littéraire. La comparaison permet de mieux faire ressortir les caractéristiques de chaque mode d'écriture, pour introduire la thèse selon laquelle toute la littérature occidentale est tributaire de ces deux styles.

***Q. L.* : Et justement, quelle partie de son travail te plaît le plus ?**

E. S. : J'aime tout ce que j'ai pu lire de lui, mais comme je suis dix-huitiémiste, je m'intéresse particulièrement à ses écrits concernant l'âge des Lumières, sur le roman *Manon Lescault* par exemple. Sur le plan de la forme, j'apprécie son style clair, limpide, sans jargon inutile, mais qui contient une information intéressante à chaque nouvelle phrase. Auerbach a eu ce luxe rare de pouvoir prendre son temps et la lecture du livre s'en ressent. Pourtant, il l'a écrit dans des circonstances très défavorables, lors de son exil à Istanbul, alors que les nazis contrôlaient son pays d'origine. Quand je trouve que j'ai trop d'obligations ou d'échéances, je pense à Auerbach et je reprends courage !

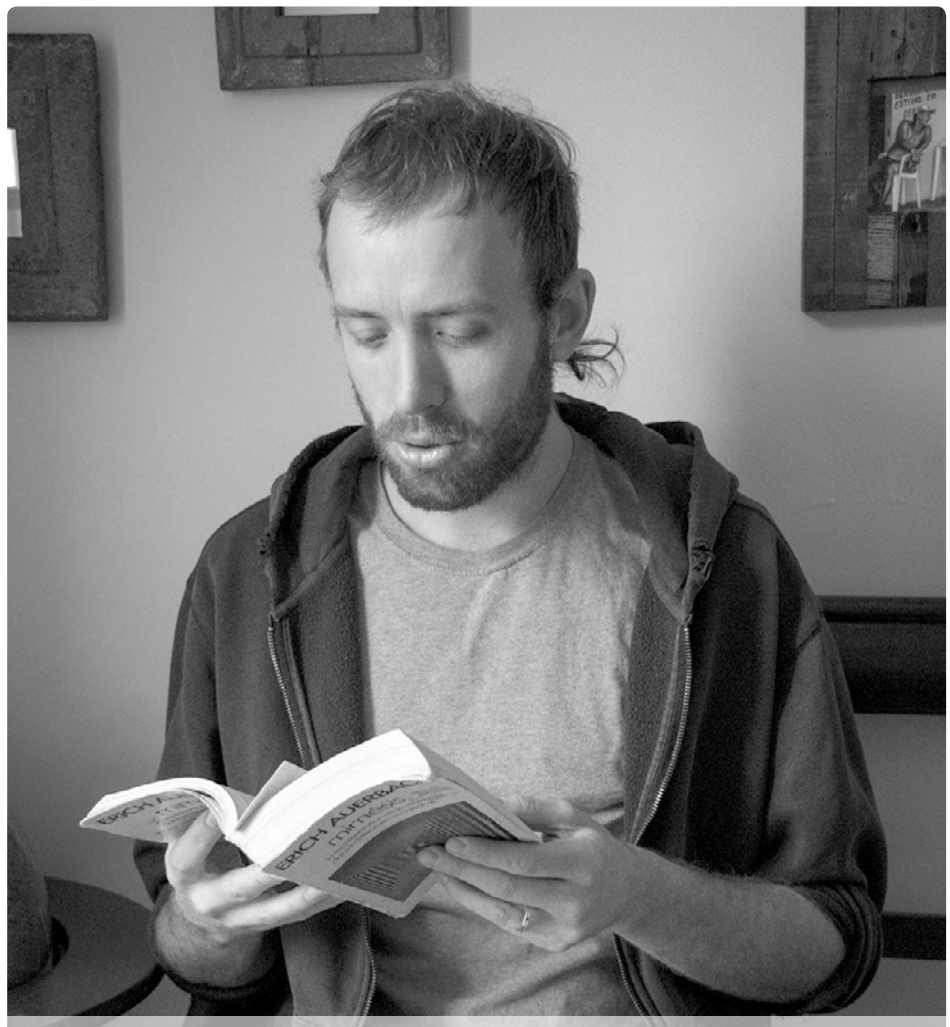


Photo : Mathieu Gouvin

L'étudiant à la maîtrise en littérature comparée à l'UdeM Erik Stout.

APPEL À TOUS

Si vous êtes étudiant en design, architecture, littérature, muséologie, histoire de l'art, art visuel, musique ou philosophie, et que vous voulez faire connaître une figure emblématique et historique de votre discipline dans une entrevue, veuillez faire part de votre intérêt à culture@quartierlibre.ca

LA MUSIQUE ÉMERGENTE N'AURA JAMAIS ÉTÉ AUSSI ACCESSIBLE

MAINTENANT DISPONIBLE

Disponible sur App Store

DISPONIBLE SUR Google play

UNE NOTE DE MOTIVATION

La musique s'avère la source première de motivation pour les entraînements physiques des Canadiens, comme en atteste l'étude publiée par la Société canadienne des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique (SOCAN) le 5 janvier 2017. Des experts dans le domaine sportif et scientifique, ainsi que des étudiants, confirment l'impact positif de la musique sur leurs pratiques sportives.

PAR LISA VOKATCH-BOLDYREVA

La neuropsychologue et professeure au Département de psychologie de l'UdeM Nathalie Gosselin, spécialiste des liens entre le cerveau et la musique, n'est pas surprise de ce résultat. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer ce lien. *« Le fait d'écouter de la musique réduit sensiblement la perception de l'effort et des douleurs,* dit-elle. *Il a été démontré que les gens qui s'entraînent avec de la musique consomment moins d'oxygène et moins d'énergie. »* La professeure parle également de la force distractive du son, qui ferait passer le temps plus vite en accélérant sa perception. *« Elle a le pouvoir de susciter et de moduler les émotions »,* affirme-t-elle. L'état émotionnel et l'humeur s'améliorent, le stress diminue, et l'effort devient plus stimulant et agréable.

Il est intéressant de noter que, d'après le sondage, la motivation engendrée par la musique est encore plus élevée chez les femmes et les jeunes. D'après Mme Gosselin, les nouvelles générations écoutent davantage de musique, car elles sont nées avec la technologie et les écouteurs dans les oreilles. *« À l'époque, on avait le baladeur, mais tout est tellement plus facile et accessible maintenant*, justifie-t-elle. *Les jeunes ont de la musique partout. Des études montrent que la musique est une réelle source d'identité pour les nouvelles générations. »*

Photo : Courtoisie Flickr.com | St-Jean Pierre-Olivier

La musique dans la nage synchronisée peut être étudiée de façon sociologique.

Synchronisme et performance

Le rythme est un élément central de la musique. *« Le cerveau humain contient des structures cérébrales qui perçoivent le rythme et permettent à l'homme de synchroniser ses mouvements sur ce dernier »,* développe Nathalie Gosselin. Ceci pourrait expliquer que l'effet de synchronie entre le tempo de la musique et l'entraînement permet d'augmenter la cadence et la performance de l'effort, selon elle.

Un sport comme la natation synchronisée utilise la musique comme un outil majeur pour sa performance. La chercheuse au Développement des publics de la musique au Québec (DPMQ) et stagiaire postdoctorale au programme de musicologie de l'UdeM Irina Kirchberg a analysé le processus de création musicale dans ce sport. *« Il est intéressant de voir qu'en natation synchronisée, la musique devient une valeur ajoutée à la performance,* souligne-t-elle. *Quand la nageuse est lancée en l'air dans une figure spectaculaire, la musique vient souligner cette prouesse. »*

L'ÉTUDE EN BREF

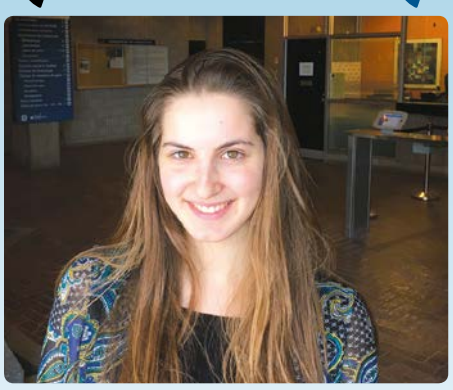
D'après les résultats du sondage de la SOCAN, 88 % des Canadiens qui font de l'exercice trouvent que la musique les aide dans leur activité physique. Six Canadiens sur dix, par exemple, affirment qu'écouter de la musique fait passer le temps plus rapidement et qu'elle leur donne de l'énergie. Plus des trois quarts de la population disent apprécier davantage leurs cours avec de la musique et sont susceptibles d'augmenter le rythme de leur entraînement, lorsque celui-ci est ponctué de musique.

Préparation mentale en musique

Aujourd'hui, la musique est couramment utilisée comme outil de préparation mentale dans le sport de haut niveau. Consultante en préparation mentale et doctorante en sciences de l'activité physique au Département de kinésiologie de l'UdeM, Geneviève Cardella-Rinfret a écrit un mémoire sur ce sujet. *« La musique fait partie des outils principaux que j'utilise dans la préparation mentale de mes athlètes, autant en entraînement qu'en compétition »,* dévoile-t-elle. La jeune entraîneuse explique que la musique permet d'activer l'énergie avant et pendant l'échauffement. De plus, chaque sportif choisit sa propre musique, puisque celle-ci est vécue de manière unique d'une personne à l'autre. L'écoute musicale agit également sur la concentration. Cela permet aux athlètes de rester dans leur bulle et d'être coupés de ce qui peut potentiellement les déranger, selon Geneviève.

L'étudiante au baccalauréat en microbiologie et immunologie Nina El Jamal confie qu'elle cherche à être stimulée par la musique lors de sa pratique sportive. Elle dit avoir besoin d'une mélodie qui éveille tout son corps afin d'atteindre ses objectifs plus rapidement. *« Une musique avec un rythme fort et rapide va t'encourager à continuer en dépit de l'intensité de l'exercice pratiqué,* révèle-t-elle. *Pour ma part, après avoir essayé techniquement presque tous les genres de musique, le type trance est celui que j'adopte. »* Il apparait que la musique occupe une place de plus en plus importante dans l'univers sportif et dans les entraînements des Canadiens, et qu'elle se révèle être un outil efficace, ludique et abordable.

VOX POP
QUELLE MUSIQUE TE MOTIVE LE PLUS À FAIRE DU SPORT ?



Anya Pogharian
étudiante au baccalauréat
en sciences infirmières à l'UdeM

J'écoute toute musique qui a un bon rythme et des paroles amusantes : de la musique de danse, de la zumba, de la musique latine. Elles me motivent et me rendent de bonne humeur !

Nathanaël Vallerand
étudiant au baccalauréat
en kinésiologie à l'UdeM.

J'écoute de la musique agréable qui me rend heureux. Ces temps-ci, j'écoute beaucoup de gangster rap pendant mes séances de musculation. Le sport n'est pas un effort, c'est quelque chose de plaisant. Je l'accompagne donc avec une bonne musique !

Jia Dong Wang
étudiant au baccalauréat
en neurosciences à l'UdeM

Pendant mon sport, j'écoute vraiment tous les styles de musique, mais surtout du rap et de la pop avec un rythme plus rapide. Ça me motive plus que les autres !

Photos : Lisa Vokatch-Boldyrev

Mathilde Bourque
étudiante à la maîtrise
en génie mécanique à Polytechnique

Dès que je fais de l'entraînement toute seule, j'ai des écouteurs. Je fais ma propre playlist de pop. J'écoute, par exemple, Taylor Swift, même si c'est vraiment kitsch, et tout ce qui passe à la radio, les plus gros hits du mois. J'ai fait du funk et de la pop toute ma vie, donc ce sont vraiment ces rythmes-là qui m'entraînent.

DU SON À L'IMAGE

En collaboration avec les Rendez-vous du cinéma québécois, l'Université du Québec à Montréal (UQAM) organise un concours international de composition de musique de film, ouvert jusqu'au 29 janvier prochain. Une discipline qui, bien que présente à l'UQAM, n'est pas enseignée à l'UdeM. D'autres possibilités sont néanmoins à explorer pour les étudiants compositeurs udemiens.

PAR ELSA FORTANT

« *Le concours est ouvert à tous,* explique le responsable du DESS en musique de film à l'UQAM, Mathieu Lavoie. *Les critères d'évaluation ne sont pas basés sur les connaissances enseignées spécifiquement à l'UQAM. D'ailleurs, le jury n'est pas non plus constitué exclusivement de gens de l'Université.* » L'objectif est de permettre aux gens du monde entier d'exercer leur créativité musicale avec des films étudiants qui viennent du réseau de l'Université du Québec, dont l'École des médias et l'École de design de l'UQAM, ainsi que l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT).

Comme l'exprime Mathieu Lavoie, qui est aussi fondateur du concours, il y a des spécificités liées à la composition de musique de film. « *Pour œuvrer dans la musique de commande, il faut être polyvalent, car on se fait rarement approcher pour composer dans une seule palette stylistique,* déclare-t-il. *Il faut aussi avoir la capacité de composer avec une forme flexible, puisqu'en musique de film, ce sont les images qui dictent l'organisation de la structure musicale, alors qu'en concert, c'est la musique elle-même ou le compositeur.* »

> « *Une bonne trame musicale intervient en support à l'image, mais elle a une mémorabilité. C'est-à-dire qu'on est capable de s'en souvenir, elle a une personnalité unique.* »
>
> **Mathieu Lavoie**
> Responsable du DESS en musique de film à l'UQAM

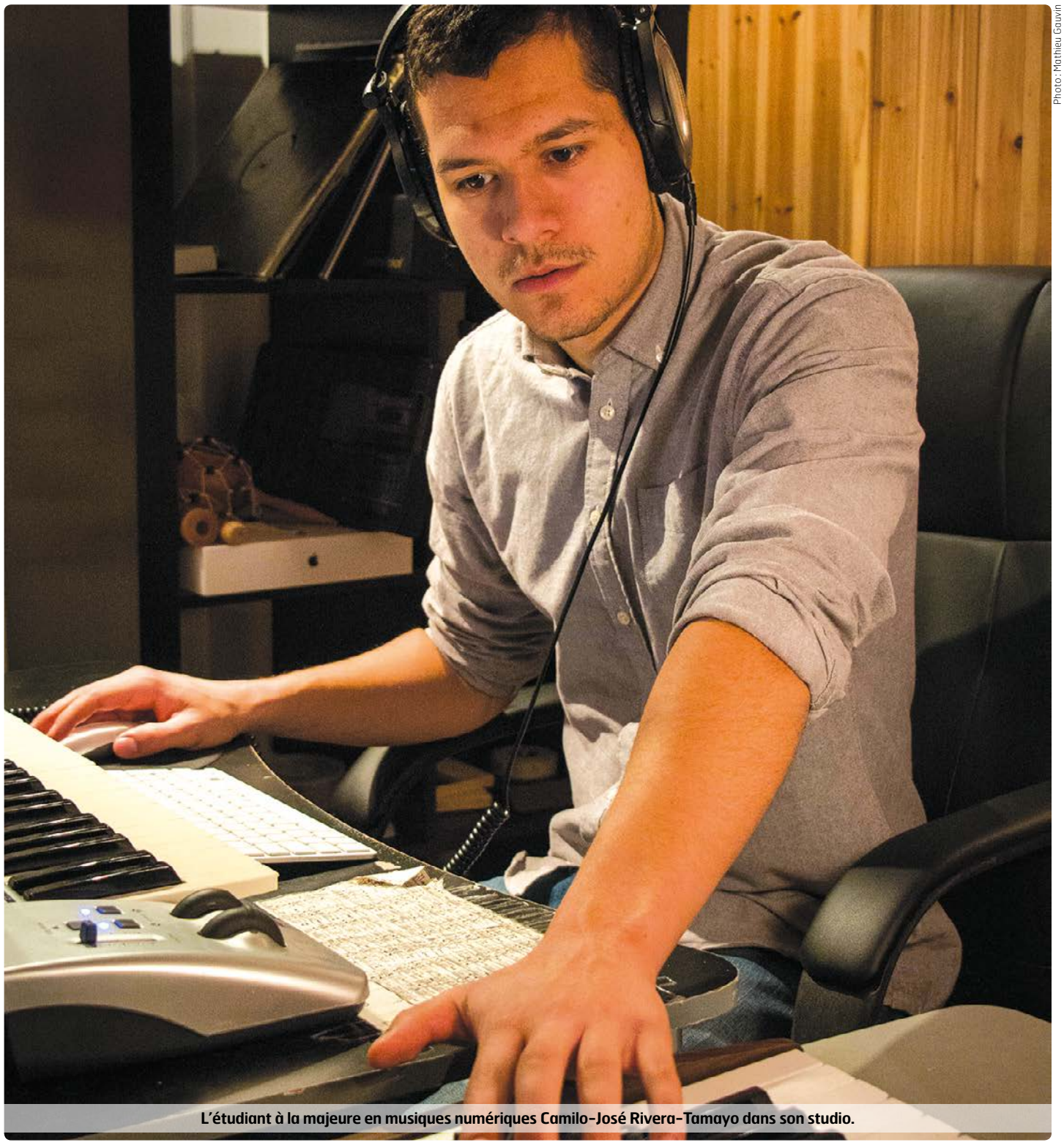


Photo : Mathieu Gouvin

L'étudiant à la majeure en musiques numériques Camilo-José Rivera-Tamayo dans son studio.

Cette polyvalence est peut-être l'élément qui manque aux étudiants compositeurs de la Faculté de musique de l'UdeM, qui doivent faire des choix en se spécialisant. « *Les étudiants qui partent en classique pourront faire jouer leur pièce par un orchestre, mais n'auront pas nécessairement l'aspect technologique,* souligne la diplômée du baccalauréat en musique – Interprétation jazz à l'UdeM et du DESS en musique de film à l'UQAM Anaïs Larocque, qui a remporté le concours l'année dernière. *À l'inverse, en électroacoustique ou en musiques numériques, les étudiants n'auront pas la part d'interaction avec des musiciens.* » En revanche, les enseignements offerts dans le cadre du DESS de l'UQAM permettent aux étudiants de faire jouer leurs compositions autant par des ensembles jazz et pop que par un orchestre symphonique.

S'ouvrir au cinéma

Tout n'est pas perdu pour les étudiants de la Faculté de musique de l'UdeM. Afin de diversifier son apprentissage, une solution peut être d'aller chercher des cours offerts dans d'autres cursus. C'est ce qu'a fait l'étudiant à la majeure en musiques numériques Camilo-José Rivera-Tamayo, en choisissant des enseignements tournés vers le cinéma. « *Avec les cours* Analyse de la musique de film, Histoire de la musique de film, Perception et œuvre d'art *ou encore* Langage cinématographique, *je me suis construit une formation qui sensibilise à la composition de musique de film* », indique-t-il. Ces cours théoriques offrent des outils pouvant aider à composer pour le cinéma, selon lui.

« *Le cours* d'Histoire de la musique de film *est un cours d'esthétique qui présente les plus grands courants,* ajoute la doctorante en musicologie et chargée de cours à l'UdeM Chloé Huvet. *Le cours d'analyse, lui, permet d'acquérir un vocabulaire spécialisé. C'est un point de rencontre entre étudiants en cinéma et en musique. On y aborde les fonctions, les formes, les méthodes d'analyses appliquées à la musique de film, afin de développer la perception visuelle et auditive des étudiants.* » Aucun préalable n'est exigé pour suivre ces cours.

Affirmer son style

Au-delà des cours théoriques, tout étudiant compositeur a la possibilité de se faire connaître dans ce genre de concours. « *Lorsqu'on veut devenir compositeur de musique de film, on ne postule pas à une offre d'emploi, ça se fait par le réseautage et le bouche à oreille,* explique Mathieu Lavoie. *Les participants doivent soumettre leur travail sur Youtube et le concours offre une visibilité importante.* » En plus d'être une belle vitrine, il s'agit d'un défi qui permet aux étudiants d'affirmer leur style. « *Une bonne trame musicale intervient en support à l'image, mais elle a une mémorabilité,* développe-t-il. *C'est-à-dire qu'on est capable de s'en souvenir, elle a une personnalité unique.* »

Ce genre de compétition peut agir comme un lieu de réflexion pour les jeunes compositeurs. « *Que faut-il mettre en valeur dans le court-métrage ? S'agit-il d'amplifier l'image à travers la musique ou de s'en éloigner ?* », se questionne Chloé Huvet. Pour pouvoir répondre, il faut s'imprégner du court-métrage en décortiquant les images, selon la doctorante. « *Il s'agit de comprendre le montage, le propos du réalisateur, d'étudier les angles de vue ou encore l'échelle de temps* », complète-t-elle. Car si le jury prend en compte la qualité technique, il s'attarde aussi sur l'aspect formel ou esthétique. Cela passe par l'apport du son à l'image, la subtilité et l'intelligence de la musique.

DÉSERTS, LE BEAU RISQUE

Présenté pour la première fois au Festival du nouveau cinéma en octobre dernier, le film *Déserts* sera projeté au ciné-campus de l'UdeM le 31 janvier prochain. Rencontre avec les réalisateurs, les deux diplômés de l'UdeM en cinéma Yann-Manuel Hernandez et Charles-André Coderre, qui racontent leur première expérience de long-métrage.

PAR MYLÈNE GAGNON

Photo : Courtoisie Guillaume Collin

Le tournage du film *Déserts* dans la mythique Vallée de la mort.

C'est en 2014 qu'a débuté cette aventure, alors que les deux diplômés étaient en train de rédiger leur mémoire de maîtrise. *« C'est grâce au programme de production micro budget de Téléfilm que nous avons pu financer* Déserts, déclare Yann-Manuel. *Le programme cible les réalisateurs qui en sont à leur premier long-métrage et, si nous désirons en réaliser un deuxième, il faudra concurrencer les Denis Côté et Xavier Dolan. »* Le film raconte l'histoire d'un homme vivant à Montréal qui décide de tout quitter pour se retrouver dans le désert de Death Valley. Là-bas, il rencontre une jeune femme avec laquelle il poursuivra son aventure.

Créer sa liberté

Avec un tournage d'une durée de dix jours à Montréal et vingt dans le désert, les réalisateurs jouissaient d'une grande liberté, notamment celle de ne pas suivre à la lettre le scénario. *« Nous avons eu beaucoup de temps pour repérer les lieux et pour nous inspirer de notre environnement,* dévoile Charles-André. *Il y avait donc de la place pour l'improvisation. Nous ne voulions pas entrer dans un canevas rigide. »* L'improvisation était aussi possible grâce à la petite équipe qui les accompagnait, dix personnes à Montréal, sept dans le désert. *« Nous désirions prendre des risques, pas seulement dans la salle de montage, mais dans la façon de tourner,* rajoute Charles-André. *Nous sommes tous deux fortement influencés par le réalisateur Philippe Garrel qui n'avait qu'une petite équipe pour tourner. »*

Un enseignement ouvert

Bien que leur long-métrage ait été placé dans la catégorie du drame poétique et soit issu du cinéma expérimental, les jeunes réalisateurs se détachent de cette étiquette. *« Nous n'avons pas choisi ces mots,* poursuit Yann-Manuel. *Quand on utilise ces termes, c'est que le film sort de la narration normale. »*

Le professeur au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques André Habib abonde dans le même sens. *« Déserts demeure un film essentiellement narratif et de fiction, bien qu'il ait des séquences faisant appel au cinéma expérimental »,* exprime t-il. Celui qui a souvent enseigné ce type de cinéma croit que son cours, de même que tous les autres, peut bouleverser la compréhension des étudiants. *« L'ouverture que nous proposons et la diversité des types de films que nous montrons ont pour objectif de nourrir le regard des étudiants et de leur faire réaliser des œuvres aussi complexes et généreuses que* Désert *»,* pense le professeur.

M. Habib salue le travail de ses anciens étudiants, qui peut être une source d'inspiration. *« C'est un film très ambitieux, où apparaissent tout le savoir-faire et la maîtrise technique, mais aussi toute la maturité intellectuelle et esthétique de ces très jeunes artistes »,* conclut-il. Et pour les jeunes réalisateurs, nulle question de s'arrêter, puisqu'ils se sont déjà lancés chacun de leur côté dans la création de courts-métrages.

MUSIQUE

LE COR À L'AVANT-SCÈNE

Le 28 et 29 janvier prochains, l'UdeM sera, pour la première fois, l'hôte des Journées du cor de Montréal. Véritable rassemblement pour tous les amateurs de cet instrument méconnu, l'événement se veut aussi bien une occasion de célébrer que de parfaire ses connaissances.

PAR RAPHAËL BOIVIN-FOURNIER

Que l'on soit un étudiant du secondaire du Saguenay qui fait ses premières armes ou un corniste aguerri qui termine son parcours universitaire à l'UdeM, les Journées possèdent une programmation éclectique. Promettant des classes de maître avec des cornistes de réputation internationale comme Kerry Turner et Kristina Mascher ainsi que des concerts, tout le monde peut y trouver son compte. *« La force des Journées du cor, c'est de permettre un grand mélange où tout le monde joue ensemble et où les plus jeunes ont la chance d'entendre des professionnels »,* explique l'étudiante au diplôme d'études professionnelles approfondies (DEPA) en musique à l'UdeM et coorganisatrice de l'évènement Alice Lane Lépine. Selon elle, ce genre de contact avec des gens qui ont fait de l'interprétation leur carrière peut s'avérer très enrichissant pour commencer à se familiariser avec la scène, mais surtout pour développer son écoute.

De fait, comme l'indique le corniste et étudiant au baccalauréat en musique-interprétation à l'UdeM Félix Foster, les Journées du cor de Montréal sont axées sur une interactivité entre les musiciens. *« Dans les classes de maîtres, en plus de préparer un solo et de se faire diriger, on a l'occasion d'entendre ce que font tous les autres cornistes, et ça nous ouvre des perspectives sur notre façon de jouer »,* explique-t-il. Au delà de ces activités programmées, les Journées se veulent une occasion de se produire en groupe et de se faire des contacts. *« À la fin, il y a un concert où tous les ensembles qui se sont formés durant l'évènement peuvent jouer et, juste ça, c'est très formateur »,* ajoute Félix. Dans cette même optique de partage, un concours est également organisé en marge de l'évènement pour gagner un séjour dans un camp de formation.

Un instrument méconnu

Dans l'orchestre de l'UdeM jouent deux cornistes, alors qu'un orchestre doit normalement en compter quatre. *« Dans l'histoire de la musique, le cor est un instrument très important qui a traversé le temps notamment pour son côté polyvalent,* explique le professeur de cor à l'UdeM Louis-Philippe Marsolais. *Toutefois, aujourd'hui, nous sommes dans un creux de vague au regard de sa popularité. »* L'enseignant estime que la baisse des investissements en musique classique explique une partie du problème. *« C'est certain que les coupes qu'il y a eu, il y a quelques années, en particulier au secondaire, nuisent à la création d'un engouement envers cet instrument, parce que c'est souvent dans les concentrations de musique que les élèves étaient mis en contact avec cet instrument »,* dit-il. Si le cor est, de facto, moins populaire que certains autres instruments orchestraux, cela vient également de sa réputation d'instrument difficile à maîtriser.

Bien que décourageant en premier lieu, le fait de jouer d'un instrument capricieux possède un certain attrait. *« Je le vois un peu comme un défi »,* explique Félix. Il estime qu'il est facile de rater des notes à cause de la manière de jouer qui se base presque uniquement sur le mouvement des lèvres. Cela le rend beaucoup moins précis qu'un instrument à piston ou à coulisse.

De son côté, Alice croit que la polyvalence du cor peut être perçue comme une de ses difficultés. *« En considérant le nombre de solos qui peut être demandé et les différents styles à maîtriser, être premier cor dans un orchestre est très stressant »,* affirme-t-elle. Les Journées du cor, qui encouragent le contact humain, permettront aux participants de partager aussi leurs doutes ou leurs appréhensions avec d'autres cornistes.

TROIS SORTIES GRATUITES

Photo : Courtoisie Mathieu Laca

UNE RÉALITÉ ÉVANESCENTE

Blanc est une exposition en deux séries d'œuvres de l'artiste Mathieu Laca, présentée jusqu'au 27 mars 2017 à l'Usine C. L'occasion pour celui-ci d'afficher ses œuvres récentes en montrant son habileté à unifier abstraction et figuration de façon ludique.

PAR HUGO LEFEBVRE

« Blanc*, pour moi, fait penser à l'effacement, à la mémoire,* dévoile Mathieu Laca. *Il y a beaucoup de ma technique qui est d'utiliser l'abstraction, donc* Blanc *est un titre générique englobant l'ensemble. »* Pour l'artiste, *Blanc* transcende la toile en créant une histoire inédite et personnelle par les harmonies et les contrastes des couleurs.

La première série, plus proche du titre, illustre la dynamique entre la fragilité de l'humanité et le caractère majestueux de l'animalité afin d'en faire ressortir la valeur parfois négligée des animaux. La seconde, un ensemble de portraits de figures historiques ou inconnues aux allures éclatées et déformées frôlant parfois le sarcasme, est la continuation de l'exposition à succès *Visages*, présentée l'an passé à Ottawa.

Blanc

Jusqu'au 27 mars 2017

Usine C | 1345, avenue Lalonde | Entrée libre

JOUER SUR LE FAUX

Photo : Courtoisie Lorraine Simms

Du 26 janvier au 4 mars prochains, la galerie Occurrence présente *Little Deceptions* de l'artiste Lorraine Simms. Une plongée haute en couleur dans l'absurde, mettant en scène des caricatures d'animaux.

PAR HUGO LEFEVBRE

Le titre de l'exposition fait écho à une ancienne appellation flamande du trompe-l'œil. Lorraine Simms trompe le sens des spectateurs tout en tentant de stimuler leur regard critique, et ce, grâce à ses représentations d'animaux faux et caricaturés. Selon l'artiste, celles-ci rendent compte d'une perte de sens, de profondeur. *« Je suis presque anthropologue dans mon travail, je me demande ce que les objets disent de nous,* raconte-t-elle. *Ils parlent de notre condition en ce moment. »*

Lorraine Simms approfondit ce sujet depuis maintenant sept ans, ayant auparavant beaucoup représenté des peluches, symboles d'un remplacement de la réalité par une surréalité fantasmatique, et les paradoxes associés à ce processus. Avec cette nouvelle exposition, elle approfondit sa réflexion sur le faux en élargissant ses approches créatives.

Little Deceptions

26 janvier au 4 mars 2017

Occurrence | 5455, rue De Gaspé, espace 108 | Entrée libre

Photo : Courtoisie Marin Blanc

COLLAGES INTROSPECTIFS

L'artiste visuelle Marin Blanc expose *Deux mille dissèque* durant tout le mois de janvier au Quai des Brumes. Elle y dévoile son calendrier annuel de collages, en plus d'une panoplie d'œuvres spécialement sélectionnées.

PAR MARTY DAOUST

Née dans Hochelaga, cette artiste nous fait voyager dans un monde empreint de nostalgie amoureuse. Ses expériences passées se reflètent au travers de collages simples, mais chargés en ressenti. *« Je suis très sensible à tout, je vis beaucoup d'émotions et je n'ai pas peur de les exposer,* partage l'artiste. *C'est une recherche sur les formes et les couleurs. »*

Marin Blanc multiplie les projets et les contrats depuis quelques années. Elle a d'ailleurs créé l'affiche de l'édition 2016 des Francofolies de Montréal. Elle est très présente sur la scène musicale locale, pour laquelle elle a déjà concocté plusieurs pochettes d'albums. Il est possible de se procurer son calendrier et autres articles intégrant ses créations.

Deux mille dissèque

Quai des Brumes | 4481, rue Saint-Denis

Jusqu'au 31 janvier 2017 | Entrée libre

À voir au **Centre Phi**

Tarif réduit étudiant 9,50 $*

*Valide uniquement pour les films à 11,75 $ de notre programmation régulière (exclut les courts métrages).

407, rue Saint-Pierre, Vieux-Montréal centre-phi.com Square-Victoria—OACI phi.

Explorer

Informer

Collaborer

Quartier L!bre

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

COLLABORATEURS RECHERCHÉS

Vous êtes étudiant à l'UdeM ?
Que vous ayez ou non de l'expérience,
votre contribution nous intéresse.

Plus d'infos : quartierlibre.ca/participez